6. Deux oeuvres courtes :

6.1 *Élisabeth, ou Les Exilés de Sibérie* (1806) :

a. Introduction :

PERSONNAGES PRINCIPAUX

	Les exilés	ADJUVANTS	
	Pierre Springer (45 ans) (Stanislas Potowski)	Le Gouverneur de Tobolsk, M. de Smoloff.	Le Tsar Alexandre.
	Phédora (plus de 30 ans)		
	Élisabeth (16 ans)	Le fils du Gouverneur : le jeuneSmoloff.	Le batelier Nicolas Kisoloff. Jacques Rossi et sa femme.
		Le vieux missionnaire : le Père Paul.	

Le dernier des romans de Sophie Cottin présente un certain nombre de traits originaux qui reflètent la volonté (mais aussi la nécessité) de s'adapter au « feuillet de réception »[2280] ; l'évolution du système de représentation, très rapide durant cette période, porte progressivement le roman vers sa forme mature[2281]. Le roman, outre son projet ancien qui le destinait à défendre un certain nombre de valeurs sociales, devient un merveilleux instrument didactique, capable de transporter dans le temps, l'espace - ou les deux à la fois - un lecteur avide d'informations et qui souvent, à cette époque, ne dispose que de sources écrites pour appréhender le monde. Soumis à ces contraintes, le roman intègre de nouveaux dispositifs formels, narratifs, permettant de distribuer un « savoir » à l'intérieur du récit.

[2280]L'on peut constater à la lecture de sa correspondance, entre le 10 août et le 24 août 1805 qu'elle suit de fort près la « promotion » de son dernier ouvrage, se montrant particulièrement ravie lorsque les critiques saluent son talent : « les littérateurs l'estiment infiniment davantage que mes autres ouvrages, parce que les romans en général ne sont pas comptés parmi les ouvrages de littérature ». Pauline Borghèse s'intéresse à elle. Fiévée, qui a versé des torrents de larmes à la lecture du roman, affirme, dans un article élogieux, que Mme Cottin « a retrouvé le secret perdu depuis le grand Corneille ». Très vite *Mathilde* a ses partisans farouches, tel Fontanes. Françoise Wagener, dans une récente biographie de la Reine Hortense (*La Reine Hortense*, Paris, Le Livre de poche 13597, 1994, page 240), évoque les lectures de la mère de Louis-Napoléon : « En compagnie de son amie Adèle et de Mlle Cochelet, elle s'adonne à la lecture : Mme Campan lui recommande *Mathilde ou Les Mémoires tirés de la troisième croisade* de Mme Cottin, alors très à la mode - incitation à évoquer un Moyen Âge de légende -, l'*Histoire de France* d'Anquetil, qu'on venait de rééditer - et qui touchait la fibre profonde d'Hortense -, ainsi qu'une série de *Lettres* : de Mmes de Villars, de La Fayette, de Tencin, et de la touchante Aïssé. Rien n'était plus goûté de ces jeunes femmes que ces épîtres : elles les transportaient de plain-pied dans un passé qui leur parlait - beaucoup plus qu'à nous, hélas ! - et elles leur étaient des modèles de beau style, à quoi on jugeait une éducation digne de ce nom. »

[2281]Ou plutôt vers sa forme légitimée (retenons de la note précédente cette citation de Sophie elle-même : « les romans en général ne sont pas comptés parmi les ouvrages de littérature » qui est tout de même significative).

Ainsi, avec *Élisabeth*[2282], la description acquiert une importance déterminante : elle sert évidemment à mettre en place un cadre poétique, dépaysant, par le recours systématique à des termes, et à une topologie, exotiques ; faune, flore et ethnologie de la Russie trouvent une place naturelle dans le cadre d'un récit qui n'est pas sans rappeler, par ce trait précis, les descriptions américaines d'un Chateaubriand. La couleur locale participe à l'isotopie d'un récit ancré à la terre russe où, comme dans *Michel Strogoff*, il est question des distances mesurées en verstes, de traîneaux, de kopecks et de roubles, de kibicks, et où les moeurs de la Sainte-Russie profonde tiennent une place pittoresque.

L'obstacle principal auquel doit faire face l'héroïne est l'espace, celui des vastes étendues de la Russie dont le climat, rigoureux et sauvage, donne aux épreuves supportées une dimension pathétique[2283]. Pour la première fois, Sophie Cottin peint un personnage qui triomphe de l'adversité et se trouve récompensé, au terme de la narration. L'héroïne ne meurt pas, ne se trouve pas séparée de l'être aimé, ce qui est une nouveauté remarquable. Le ressort principal de l'intrigue repose sur le dévouement filial d'une adolescente, prête à tous les sacrifices pour restituer à ses parents le bonheur perdu. C'est cet acte de « restauration », de réparation, qui confère au récit sa pertinence moralisatrice.

Le thème de ce que l'on pourrait définir comme une longue nouvelle a été puisé directement dans l'actualité du temps : la presse de

---

[2282]Ce roman « le plus court de Mme Cottin » est le seul auquel L.-C. Sykes consacre un Chapitre entier de son étude.

[2283]Sans nul doute, si Napoléon avait lu attentivement ce roman n'aurait-il jamais risqué son armée sur le territoire russe, ou aurait-il mieux préparé sa campagne ; ironie mise à part, il est vrai que les descriptions de Mme Cottin, par moments, préfigurent tout-à-fait ce que sera la terrible retraite de Russie et qu'elles peuvent paraître, à distance, tristement prémonitoires.

l'époque[2284] relata complaisamment le fait-divers pittoresque d'où Sophie Cottin devait tirer l'argument principal de l'intrigue. La romancière elle-même le signale :

> « Le trait qui fait le sujet de cette histoire est vrai : l'imagination n'invente point des actions si touchantes, ni des sentiments si généreux ; le coeur seul peut les inspirer.[2285] »

Le 16 février 1805, *Le Journal des Débats* avait livré à ses lecteurs le récit suivant :

> « Russie. Pétersbourg, 15 janvier.
> Il y a quelques années qu'un particulier du gouvernement de Catherinoslaw, nommé Loupolow, s'étant rendu coupable de quelques délits, fut exilé en Sibérie. Sa fille, âgée de sept ans, l'y suivit. L'état malheureux auquel son père était réduit, lui inspira dès lors la résolution de l'en délivrer, résolution qui augmenta avec son âge, et qu'elle eut le bonheur enfin d'exécuter.Cette jeune fille, actuellement âgée de vingt ans, aussi respectable par la fermeté de son caractère et l'innocence de ses moeurs, qu'intéressante par sa figure, força ses parents, par deux ans de sollicitations continuelles, de consentir à son généreux dessein, leur déclarant qu'elle avait fait voeu de s'exposer à tous les dangers possibles pour obtenir la grâce de son père, et de se consacrer ensuite à la vie religieuse si elle avait le bonheur de réussir. Sa mère lui représenta vainement son âge, son inexpérience, sa faiblesse, sa pauvreté. «Dieu pourvoira à tout,» répondit la jeune fille ; «Je me jette avec confiance dans les bras de mon père céleste ; lui seul m'aidera à rendre la vie à celui de qui je la tiens sur la terre.» Elle quitta ses parents, plus étonnés que persuadés, n'emportant que dix sous de la maison paternelle, et ne comptant que sur les aumônes qu'on pourrait lui faire. C'est ainsi que cette jeune fille est venue de Tobolsk à Pétersbourg, à pied, pour y implorer la clémence du souverain ; c'est ainsi qu'elle a traversé un espace de près de 4000 verstes, coupé par des déserts et des rivières. On croirait la chose presque impossible ; mais quels obstacles la vertu soutenue par la religion ne peut-elle pas surmonter ? Arrivée à Petersbourg, elle s'informa de la demeure d'une dame respectable, qu'on lui avait indiquée comme la mère des malheureux, et qui, logeant sous son toit tous les pauvres voyageurs qui n'ont point d'asile, nous retrace les moeurs hospitalières des anciens patriarches ; c'est la princesse Troubeskoy, soeur de

[2284] C'est à L.-C. Sykes que revient entièrement le mérite d'avoir exploré la presse de cette période et repéré les différentes allusions aux aventures de la jeune Paraskowja.
[2285] *É.*, II, page i.

feu le maréchal comte de Romanzoff. Elle accueillit la jeune fille, lui accorda sa protection et l'adressa à M. Le sénateur Kosodavlew, qui remit son placet à la commission chargée de réviser les anciennes affaires criminelles. Cette commission dont M. De Cosodavlew est membre, ayant examiné l'affaire, trouva que ledit Loupolow avait été justement condamné à l'exil ; mais ne pouvant se résoudre à laisser sans récompense le courage et la piété filiale de cette jeune infortunée, la commission a demandé la grâce de son père à l'Empereur. Il n'est pas nécessaire de dire que S.M. l'a accordée. Ce généreux souverain a fait donner en outre une récompense à la jeune fille.»

Ce qui frappe, dans une telle narration, c'est la conformité du système de représentation de l'auteur de ces lignes avec celui de notre romancière ; la même volonté moralisatrice fondée sur l'exemplarité d'une action se manifeste ici. L'on notera ainsi que la Presse contribue grandement à la diffusion de modes de pensée(-penser) qu'elle légitime, forgeant de la sorte les attentes du lectorat. L'oeuvre de Mme Cottin, parfaitement inscrite dans son époque, en reflète qualitativement les aspects, l'idéologie, les fonctionnements mentaux. Cette histoire édifiante sera reprise par d'autres journaux, dans les mois qui suivent ; le 16 février, d'abord, par le *Publiciste*, le 18, par le *Moniteur Universel* où elle bénéficie d'un ajout : « Sa majesté l'impératrice mère et toutes les princesses ont voulu la voir, et elle les a extrêmement intéressées par la pure association d'une grande énergie dans le caractère, avec une parfaite simplicité de moeurs et de manières». Enfin, le même récit parut le 29 août 1805 dans le *Bulletin de l'Europe* ; l'on y donnait le nom de la courageuse jeune fille : Paraskowja.

Pour la première fois, Mme Cottin s'appropriait, en quelque sorte, un être vivant, contemporain, pour le transformer en personnage de roman[2286]. Pour décrire la psychologie de cette jeune fille, elle

[2286]Sa tentative de faire de Charlotte Corday une héroïne de roman avait tourné court. Mais la démarche est révélatrice du désir de prendre ses sujets dans la réalité de son temps.

s'inspire de ses propres nièces, « coeurs purs, simples et innocents[2287]». L'oeuvre est le résultat d'une maturation réfléchie[2288]. Mme Cottin consultant le *Journal historique de M. de Lesseps* (1790) et surtout le volumineux ouvrage encyclopédique de Pallas, *Les Voyages entrepris dans plusieurs provinces de l'Empire de Russie et dans l'Asie septentrionale* (1783 et 1788-1793) où elle puise l'essentiel de ses descriptions. L'on sait également que les *Harmonies de la Nature* de Bernardin ont alimenté ces efforts esthétiques à introduire dans une narration des tableaux poétiques. Dans un louable souci de couleur locale, Sophie Cottin s'est servie des cartes et la topologie précise du voyage de son héroïne nous est décrite avec une exactitude de géographe qui fait songer au *Magasin d'Éducation et de Récréation* qui assurera la fortune d'Hetzel.

Ajoutons qu'à sa sortie le roman de Sophie connut un succès immédiat auprès d'un lectorat affidé ; Hyacinthe Dorvo, auteur célèbre de mélodrames, en fit le sujet d'une pièce[2289] : la première représentation eut lieu le 28 octobre 1806 au Théâtre Saint-Martin. La pièce fut jouée au moins cinquante fois. À la fin du siècle, longtemps après la disparition de son auteur, ce roman était encore édité.

[2287] *Cor.*, page 392.

[2288] *Cor.*, page 396 (24 août 1805) : « Je ne puis exprimer le plaisir que je trouve dans la composition d'un ouvrage ; je serais charmée de pouvoir m'y livrer dans ce moment-ci, mais je le suis autant d'être obligée de le retarder. Je le vois en perspective, j'y pense confusément, j'amasse mes provisions, mille idées m'animent que je recueille, et je crois que c'est un grand avantage pour un tel ouvrage de ne pouvoir pas se mettre à l'écrire aussitôt que la première pensée en vient. » - Mme Cottin a commencé à écrire *Élisabeth* vers la fin de l'automne 1805.

b. Résumé analytique :

Les faits relatés s'inscrivent dans un cadre contemporain précis, celui de l'époque même de Sophie Cottin : c'est en mai 1800 que commence le voyage de la jeune Élisabeth, au moment où la belle saison commence ; c'est en mars 1801, à l'occasion du couronnement du Tsar Alexandre que la jeune fille atteint Moscou et que le roman trouve son épilogue.

Alexandre Ier, fils de Paul Ier et petit-fils de Catherine II, contribua par sa personnalité à renforcer l'immense élan de curiosité des Français à l'égard de la Russie. Confié par sa grand-mère au colonel suisse La Harpe, il fut élevé par celui-ci selon les principes des Lumières ; Alexandre[2290] accéda au trône dans des circonstances dramatiques, à la suite de la conspiration de Pahlen, à laquelle il avait adhéré. Contre sa volonté, Paul Ier fut assassiné. Le nouveau Tzar inaugura une ère de

[2289]Dorvo supprime la mort du missionnaire, ajoute un scélérat, un personnage comique et un ours (les paysans dansent au premier acte autour du cadavre de l'ours, tué dans les coulisses).

[2290]Ce personnage est assez représentatif de l'époque dans laquelle s'inscrit Mme Cottin : on sait quelles influences s'exercèrent sur ce Tsar franc-maçon et mystique ; celle notamment d'une autre romancière française de l'époque, Mme de Krüdener, l'auteur de *Valérie*. Rappelons que Michaud avait éprouvé une passion passagère pour celle-ci, en 1803. C'est sans doute sous l'influence de son hégérie qu'Alexandre suggéra l'idée de la « Sainte-Alliance » qui prétendait modeler les relations entre les nations sur les principes de paix et de concorde du christianisme. Le réactionnaire Joseph de Maistre admirait ce grand prince inspiré. Sa fin fait irrésistiblement penser à un roman de Mme Cottin : en 1825, à 48 ans, en proie à une profonde mélancolie, il mourut brusquement lors d'un voyage en Crimée (coïncidence ? c'est justement là que Mme de Krüdener, morte en 1824, avait établi une petite communauté) ; ses funérailles furent célébrées en grande pompe. Or, il est admis maintenant que cette mort ne fut qu'une mise en scène ; en réalité, ce simulacre fut organisé pour permettre au Tsar mystique de se retirer dans un monastère ; là, le pieux ermite, sous le nom de Fédor Kousmitch, ayant renoncé au monde, put achever sa longue vie dans la prière. Le cercueil d'Alexandre, ouvert en 1926 par les Communistes, ne contenait que des pierres.

réformes, abolissant la censure, la police secrète et la torture. L'aspect exemplaire qu'incarnait son règne mérite d'être souligné : un souverain moderne pouvait-il opérer des réformes fondamentales en faisant faire l'économie d'une révolution sanglante à ses sujets ? C'était admettre que l'idée monarchique incarnait des valeurs de progrès, ce qui donnait beau jeu aux royalistes français qui rêvaient d'une possible restauration. D'un autre côté, les bonapartiste espéraient que l'union des deux grands Empereurs de l'Univers, si elle se réalisait, pourrait mettre fin à l'hégémonie de la perfide Albion et à ses intrigues géopolitiques[2291]. Au moment où est publié le roman de Mme Cottin, la reprise violente des hostilités se prépare ; elle conduira à la boucherie d'Eylau. Pour l'heure, les espaces de Sibérie recèlent la même poésie pour les lecteur que les terres américaines décrites par Chateaubriand, et les asiates qui y demeurent ont le charme des Natchez ou des Chéroquois.

Les parents de la jeune Élisabeth sont des exilés politiques. Par ordre des autorités politiques, ils vivent comme des parias.

> « Renfermée dans ce désert, cette famille n'avait de communication avec personne : le père allait tout seul à la chasse ; jamais il ne venait à Saïmka, jamais on n'y avait vu ni sa femme ni sa fille ; hors une pauvre paysanne tartare qui les servait, nul être au monde ne pouvait entrer dans leur cabane. On ne connaissait ni leur patrie ni leur naissance, ni la cause de leur châtiment : le gouverneur de Tobolsk en avait seul le

[2291]En fait, Alexandre, partagé entre son anglophilie profonde et sa sympathie pour la France, balança constamment entre ces deux pôles : de juillet 1801 à avril 1805, la tendance fut plutôt à un rapprochement avec la France ; mais il se lia ensuite à la troisième coalition et dut essuyer des défaites qui le contraignirent à signer le traité de Tilsit (7 juillet 1807). À ce moment précis, sa popularité, en France, fut grande : le Tsar fut même l'allié de Napoléon, adhérant au fameux Blocus continental dirigé contre l'Angleterre. Cela nuisit à tel point aux intérêts économiques du pays, que le Tsar subit des pressions ; il allait se retourner à nouveau contre la France en 1812, au moment où Napoléon engagea sa campagne de Russie. Après Waterloo, sa francophilie reprit le dessus et il s'opposa fermement aux projets de démembrement de la France.

secret, et ne l'avait pas même confié au lieutenant de sa juridiction établi à Saïmka.[2292]

La situation dans laquelle ils se trouvent laisse planer un mystère dont l'écrivain exploite le caractère romantique[2293] :

« Tants d'égards d'un côté, et de l'autre tant de rigueur et de mystère, faisaient soupçonner que le simple nom de Pierre Springer qu'on donnait à l'exilé, cachait un nom plus illustre, une infortune éclante, un grand crime peut-être, ou peut-être une grande injustice.[2294]»

Le père de famille tire la subsistance des siens des dons de la Nature, de ses qualités personnelles de chasseur : « il tuait des élans [...] des martres zibelines [...] des hermines.[2295]» C'est un homme intègre qui veille à l'éducation de sa fille :

« Les longues soirées étaient employées à l'instruction de la jeune Élisabeth. Souvent, assise entre ses parents, elle leur lisait tout haut des passages d'histoire.[2296]»

À première vue, cet univers pourrait sembler édénique ; chacun travaille, et la répartition des taches régit ce microcosme ordonné :

« Springer labourait les plates-bandes, Phédora préparait les sémences, et Élisabeth les confiait à la terre.[2297]»

L'espace intérieur, lui-même, en ce lieu hostile et sauvage, bénéficie d'embellissements coquets :

« La plus grande pièce servait de chambre aux deux époux, un grand poêle l'échauffait ; les murs, enfumés, étaient ornés de quelques broderies et de divers dessins de la main de Phédora et de sa fille ; les

---

[2292]*É.*, II, page 13.
[2293]Est romantique ce qui est frappé d'une malédiction, d'une tare, d'une tache (le poète maudit, Quasimodo ou Gwynplaine).
[2294]*É.*, II, page 14.
[2295]*É.*, II, page 16.
[2296]*É.*, II, page 16.
[2297]*É.*, II, page 17.

> fenêtres étaient en carreau de verre, luxe assez rare dans ce pays, et qu'on devait au produit des chasses de Springer. Deux cabinets composaient le reste de la cabane ; Élisabeth couchait dans l'un, l'autre était occupé par la jeune paysanne tartare et par tous les ustensiles de cuisine et les instruments du jardinage.[2298]»

Sorte de sauvageonne, agile et intrépide, Élisabeth s'épanouit au contact d'un monde pittoresque et vierge ; ce n'est pas un hasard, si un tel passage fait irrésistiblement songer aux merveilleuses planches du peintre naturaliste John-James Audubon[2299] :

> « Elle s'amusait à grimper sur des rochers qui bordaient le lac, pour y prendre des oeufs d'épervier et de vautours blancs, qui y font leurs nids pendant l'été. Souvent elle attrapait des ramiers au filet, et en remplissait une volière ; d'autres fois elle pêchait des corrassins, qui vont par bandes, et dont les écailles pourprées, collées les unes contre les autres paraissaient, à travers les eaux du lac, comme des couches de feu recouvertes d'un argent liquide.[2300] »

La jeune Élisabeth devient une jeune athlète à laquelle la narratrice confère la capacité d'affronter les épreuves de son voyage initiatique[2301] :

> « Jamais, durant son heureuse enfance, il ne lui vint dans la pensée qu'il pouvait y avoir un sort plus fortuné que le sien. Sa santé se fortifiait par le grand air, sa taille se développait par l'exercice, et sur son visage où reposait la paix de l'innocence, on voyait chaque jour naître un agrément de plus. [2302]»

[2298] *É.*, II, page 20.
[2299] Audubon est d'une quizaine d'années plus jeune que Sophie Cottin.
[2300] *É.*, II, pages 21-22.
[2301] Ce terme peut être utilisé dans la mesure où Élisabeth se transforme en femme (à l'issue du voyage, elle peut se marier) ; son voyage prend l'aspect d'un pélerinage purificateur qui l'amène à quitter les rivages de l'enfance et la fait accéder à l'état adulte.
[2302] *É.*, II, page 22.

Or, elle finit par deviner qu'il existe une ombre au tableau et que cet univers idyllique ne satisfait pas entièrement ceux qu'elle chérit le plus au monde :

> « Mais depuis le moment qu'Élisabeth eut découvert la tristesse de ses parents, ses pensées ne furent plus les mêmes, et sa vie changea entièrement.[2303] »

Dès lors se forme une résolution que la jeune fille assume entièrement :

> « Oui, elle voulait partir, elle voulait s'arracher des bras de ses parents pour aller seule à pied jusqu'à Pétersbourg demander la grâce de son père.[2304]»

Les événements vont lui permettre de mettre en oeuvre son projet ; un « adjuvant » narratif entre en scène, jeune homme courageux, doté par la romancière des qualités nécessaires à la situation :

> « Il y avait quelques années que, dans une chasse d'hiver, sur le haut des âpres rochers qui bordent le Tobol, Springer avait été délivré d'un péril imminent par l'intrépidité d'un jeune homme. Ce jeune homme était le fils de M. de Smoloff, gouverneur de Tobolsk ; il venait tous les hivers poursuivre les élans et les martres dans les landes d'Ischim, et combattre l'ours des monts Ouralsks dans les environs de Saïmka.[2305] »

Le courageux jeune homme qui a tiré Springer des griffes d'un ours est l'objet de la reconnaissance des deux femmes qui ne l'ont encore jamais vu. Élisabeth, de son côté, confortée dans son projet de se rendre auprès de l'Empereur de Russie afin de lui demander la grâce de son père, est persuadée que le jeune Smoloff pourrait lui être d'une grande utilité par sa connaissance du pays : sans doute l'aiderait-il à préparer un difficile voyage en lui indiquant la meilleure façon

---

[2303] *É.*, II, page 23.
[2304] *É.*, II, page 25.
[2305] *É.*, II, pages 26-27.

d'atteindre St Pétersbourg. La rencontre avec le jeune Smoloff intervient alors que Springer n'étant pas rentré d'une chasse, Phédora et sa fille sortent

> « Une neige très épaisse et durcie par un froid de plus de trente degrés couvrait la terre ; on était en plein hiver, lorsque, dans une belle matinée de décembre, Springer prit son fusil pour aller chasser dans la steppe.[2306]»

La description du paysage fait l'objet d'une dramatisation volontaire qui le transforme en décor inquiétant :

> « L'air était très froid, les sapins paraissaient des arbres de glace ; un givre épais s'était attaché à chaque rameau et en blanchissait la superficie ; une brume sombre couvrait l'horizon ; l'approche de la nuit donnait encore à tous ces objets une teinte plus lugubre, et la neige, unie comme un miroir, faisait chanceler à chaque pas la faible Phédora.[2307]»

Élisabeth abandonne alors sa mère épuisée et poursuit seule son chemin ; son devoir filial la pousse à aller jusqu'au bout de ses forces :

> « [...] un coup de fusil, parti à peu de distance, lui rend toutes ses espérances.[2308]»

Cette détonation ranime l'espoir :

> « »Mon père, mon père, est-ce toi ?» Cet homme se retourne ; ce n'était point Springer : son visage était jeune, beau, et à l'aspect d'Élisabeth il exprima une grande surprise. [2309]»

La conversation s'engage entre les deux jeunes gens et la douce Élisabeth produit une impression forte sur le beau chasseur :

> « En parlant ainsi, elle élevait vers le ciel ses yeux, dont la fierté et la tendresse, le courage et la douleur peignaient si bien son âme et

---

[2306] *É.*, II, page 29.
[2307] *É.*, II, page 30.
[2308] *É.*, II, page 31.
[2309] *É.*, II, page 31.

semblaient présager sa destinée. Le jeune homme en fut ému : il croyait rêver ; il n'avait rien vu, jamais rien imaginé de pareil à Élisabeth. [2310]»

L'inconnu peut rassurer la jeune fille car il vient de rencontrer Springer. Effectivement, Élisabeth, raccompagnée par le chasseur, ne tarde pas à retrouver ses parents qui ont regagné leur modeste demeure par leurs propres moyens. Le jeune homme est reçu à bras ouverts par Springer : c'est ainsi que la jeune fille apprend l'identité de Smoloff. Les deux femmes manifestent alors leur gratitude à celui auquel le chef de famille doit la vie par un flot de pleurs et la scène prend une dimension nettement pathétique. Cependant, Springer, lié par sa parole, ne peut accueillir aucun étranger sous son toit, aussi se propose-t-il de raccompagner au plus tôt son hôte :

« J'allumerai un flambeau, lui dit-il ; je connaîs les détours de la forêt, les marais, les stagnes d'eau qu'il faut éviter ; je marcherai le premier.[2311]»

Mais le fils du geôlier peut bien prendre quelque liberté avec le règlement et délie Springer de son serment ; voici M. de Smoloff installé auprès du poêle tandis que les femmes préparent le souper. Springer exprime alors de façon pathétique son profond sentiment de culpabilité : seul responsable du malheur des siens, il attache peu de prix à sa vie. La générosité de sa fille ne trouvera aucune récompense au fond de ce désert où jamais elle ne pourra trouver un époux digne d'elle :

« Jamais tu ne jouiras de ce plaisir que je te dois ; jamais la voix d'un enfant adoré ne te fera entendre de si douces paroles : tu vivras seule ici, sans époux, sans famille, comme un faible oiseau égaré dans le désert.

[2310] *É.*, II, page 32.
[2311] *É.*, II, page 34.

Innocente victime, tu ne connais point les biens que tu perds ; mais moi qui ne peux plus te les donner, j'ai tout perdu.[2312] »

Le pathétique de cette situation fait verser des larmes au jeune Smoloff. À l'aube, Élisabeth, qui souhaite s'entretenir plus librement avec l'invité de son père, lui demande de revenir ; celui-ci ne peut rien promettre, ayant déjà violé le règlement en passant la nuit dans cette demeure ; il propose de néanmoins solliciter une faveur de son père : si Élisabeth ne désire rien, Phédora profite de ces bonnes dispositions : « Monsieur, répondit-elle, je voudrais qu'il me donnât la permission d'aller tous les dimanches entendre la messe à Saïmka avec ma fille.[2313]» Smoloff s'engage personnellement à obtenir cette autorisation. Il quitte l'aimable famille. Cependant l'humeur de Springer s'assombrit d'autant plus qu'il redoute que sa fille ne s'éprenne du jeune visiteur, amour qui serait impossible dans la situation actuelle.

Un soir, Élisabeth se rapproche de son père :

« L'autre jour, quand le jeune Smoloff te demanda si tu ne désirais rien : Rien, lui répondis-tu ; est-il vrai, ne désires-tu rien ? - Rien qu'il puisse me donner. - Et qui pourrait te donner ce que tu désires ? - L'équité, la justice ! Mon père, où peut-on les trouver ? - Dans le ciel, sans doute ; mais sur la terre, jamais, jamais.[2314] »

Comme elle vient d'atteindre ses dix-sept ans le jour même, elle demande la révélation du terrible secret qui est la cause de cet injuste exil ; Élisabeth se jette aux genoux de son père et l'implore :

« Un sentiment si grand, si noble, brillait dans ses yeux, à travers les larmes dont ils étaient pleins, et l'héroïsme de son âme jetait quelque chose de si divin sur l'humilité de son attitude, que Springer entrevit à l'instant une partie de ce que sa fille pouvait vouloir. Sa poitrine

[2312] *É.*, II, page 38.
[2313] *É.*, II, page 40.
[2314] *É.*, II, page 43.

s'oppressa : il ne pouvait ni parler, ni pleurer ; il demeurait silencieux, immobile, accablé comme devant la présence d'un ange : l'excès de l'infortune n'avait point eu la puissance de remuer son coeur comme venaient de le faire les paroles d'Élisabeth ; et cette âme si ferme, que les rois n'intimidaient point, et que l'adversité ne pouvait abattre, attendrie à la voix de son enfant, cherchait en vain sa force et ne la trouvait plus.[2315]»

L'intensité pathétique du dialogue lui confère une dimension romantique :

« [...] parle, réponds-moi, je t'en conjure, quel est ton nom, ta patrie, tes malheurs ? - Mes malheurs, je n'en ai plus ; ma patrie, où je vis près de toi ; mon nom, l'heureux père d'Élisabeth.[2316]»

Springer, violemment ému, promet de révéler bientôt à sa fille le secret de leur identité. Obéissante, la jeune Élisabeth attend avec impatience : cependant elle s'entraîne sans relâche au long périple qui l'attend, parcourant la steppe et affrontant les intempéries ; un ouragan se déchaîne un jour où elle se trouve près de la vieille chapelle en bois :

« Les hivers de Sibérie sont sujets aux orages ; souvent, au moment où le ciel paraît le plus serein, des ouragans terribles viennent l'obscurcir tout à coup. Partis des deux points opposés de l'horizon, l'un arrive chargé de toutes les glaces de la mer du Nord, et l'autre des tourbillons orageux, de la mer Caspienne : s'il se rencontrent, s'ils se choquent, les sapins opposent en vain à leur furie leurs troncs robustes et leurs longues pyramides ; en vain les bouleaux plient jusqu'à terre leurs flexibles rameau et leur mobile feuillage : tout est rompu, tout est renversé ; les neiges roulent du haut des montagnes ; entraînées par leur chute, d'énormes masses de glace éclatent et se brisent contre la pointe des rochers qui se brisent à leur tour ; et les vents, s'emparant des débris des monts qui s'écroulent, des cabanes qui s'abîment, des animaux qui succombent, les enlèvent dans les airs, les poussent, les dispersent, les

[2315] *É.*, II, pages 44-45.
[2316] *É.*, II, page 46. L'accent baudelairien de ce passage qui fait penser au poème en prose « L'Étranger » est remarquable.

rejettent vers la terre, et couvrent des espaces immenses de ruines de toute la nature.[2317]

Élisabeth trouve refuge dans la chapelle et s'y endort, au pied de l'autel. Or, Smoloff revient au même moment de Tobolsk, apportant à Phédora l'autorisation attendue d'assister à l'office dominical à Saïmska. Les parents s'inquiètent de l'absence d'Élisabeth ; Smoloff et Springer sortent affronter la tourmente :

« [...] il ne se parlent point ; leur inquiétude est pareille, ils n'ont rien à s'apprendre ; ils marchent avec la même intrépidité, s'inclinant, se baissant pour se garantir du choc des branches fracassées, de la neige que le vent chassait dans leurs yeux, et des éclats de rochers que la tempête faisait tourbillonner sur leurs têtes. En atteignant la lande, il cessèrent d'être menacés par le déchirement des arbres de la forêt ; mais sur cette plaine rase ils étaient poussés, renversés par les rafales de vent qui soufflaient avec furie ; enfin, après bien des efforts, ils gagnèrent la petite chapelle [...][2318]»

Ils y trouvent Élisabeth. La jeune fille regagne la maison familiale soutenue par les deux hommes : Springer comprend que sa fille n'a pas renoncé à son redoutable projet ; Smoloff, lui, sent augmenter son amour pour la courageuse jeune fille. La tempête s'étant apaisée, le gentilhomme se prépare à partir :

« Alors seulement Élisabeth apprit qu'il était venu pour la dernière fois ; elle rougit et se troubla : «Quoi ! lui dit-elle, ne vous reverrai-je plus ? - Ah ! répond-il avec une grande vivacité, tant que je serai libre, et aussi longtemps que vous habiterez ces déserts, je ne quitte plus Saïmska : je vous verrai dans la forêt, dans la plaine, sur les bords du fleuve : je vous verrai partout.»[2319] »

[2317] *É.*, II, pages 49-50.
[2318] *É.*, II, page 54.
[2319] *É.*, II, page 58.
[2320] *É.*, II, page 60.

Élisabeth, trop naïve pour saisir la véritable portée de ces paroles enflammée, songe avec bonheur qu'elle trouvera l'occasion de confier ses projets au jeune homme. Effectivement, le dimanche suivant, à Saïmska, après un court moment d'extase provoqué par les chants religieux, Élisabeth l'aperçoit :

> « [...] le premier objet qu'elle vit fut le jeune Smoloff debout à quelques pas, le dos appuyé sur un pilier, et les yeux fixés sur elle avec la plus tendre expression.[2320]»

Au sortir de l'office, Smoloff vient présenter ses hommages et Élisabeth en profite, en aparté, pour lui donner rendez-vous dans la petite chapelle, le lendemain. « Ce ne fut point avec le trouble d'une démarche hasardée, mais avec toute la sécurité de l'innocence, qu'Élisabeth se rendit le lendemain à la petite chapelle de bois.» C'est une belle journée : « Le soleil jetait sa lumière sur une plaine de neige ; mille glaçons attachés aux arbres multipliaient sa brillante image sous toutes les formes et dans des miroirs de toutes les grandeurs.[2321]» Arrivée la première, la jeune fille se met à prier. Lorsque paraît Smoloff, le mouvement d'enthousiasme d'Élisabeth est si fort que le jeune homme est d'abord persuadé qu'elle l'aime ; les premières paroles de cette dernière lui révèlent sa méprise :

> « Depuis que j'ai commencé à me connaître, mes parents ont été ma seule pensée ; leur amour, mon unique bien ; leur bonheur, le but de ma vie entière. Ils sont malheureux, Dieu m'appelle à les secourir, et ils ne vous a envoyé ici que pour m'aider à remplir ma destinée. M. de Smoloff, je veux aller à Petersbourg demander la grâce de mon père.[2322]»

Ce discours volontaire, s'il détruit les tendres espérances du jeune homme, lui inspire une grande admiration et l'émeut jusqu'au

---

[2321] *É.*, II, page 62.
[2322] *É.*, II, page 64.

larmes d'autant plus que la jeune fille lui apprend qu'elle ignore l'identité véritable de son père : son projet n'est en rien dicté par le désir vénal de recouvrer une position sociale prestigieuse ; Smoloff est sur le point de lui révéler le nom de sa famille, mais la jeune fille l'interrompt : « ce secret est celui de mon père, et je ne dois l'apprendre que de lui[2323]». Smoloff promet de lui fournir les renseignements indispensables :

> « Je vais y travailler, lui dit-il, mais, Élisabeth, croyez-vous que vous puissiez traverser les trois mille cinq cents verstes qui séparent le cercle d'Ischim de la province d'Ingrie, seule, à pied, sans secours ?[2324]»

Smoloff promet de revenir bientôt, mais auparavant, il souhaiterait se rendre à Tobolsk afin de s'entretenir avec son père : « Mon père est le meilleur des hommes ; il y aurait bien plus d'infortunés ici s'il n'y commandait pas.[2325]» Il demande à la jeune fille de se souvenir de lui, de l'amour qu'il éprouve pour elle, si un jour justice était rendue à ses parents :

> « [...] s'il vient un jour où vos parents rendus à leur patrie soient heureux, et vous tranquille, souvenez-vous alors que dans ces déserts, Smoloff vous vit, vous aima, et qu'il eût préféré y vivre obscur et pauvre avec Élisabeth, fille d'un exilé, à tous les honneurs que le monde pourrait lui offrir.[2326]»

Mais Élisabeth demeure fermée à ce discours car son coeur ne peut contenir deux passions à la fois ; ces paroles enflammées éveillent dans son coeur un sentiment de pudeur aussi met-elle fin rapidement à cette entrevue, poussée par « l'instinct de la vertu ». Smoloff, avant de la

---

[2323]*É.*, II, page 67.
[2324]*É.*, II, page 67.
[2325]*É.*, II, page 68.
[2326]*É.*, II, page 69.

quitter, lui annonce que le dimanche suivant, il lui remettra « toutes les notes et les renseignements » qu'exige l'expédition qu'elle projette. Mais à la date indiquée, le jeune homme n'est pas revenu de Tobolsk. Dans l'église de Saïmska, Élisabeth s'agite, cherchant à apercevoir Smoloff. Le soir, comme elle se retire dans sa chambre, fort troublée, Phédora croit déceler dans le comportement de sa fille les signes d'une passion cachée :

> « Je crains que mon Élisabeth n'aime le jeune Smoloff ; toute charmante qu'elle est, cependant il ne verra en elle que la fille d'un pauvre exilé ; il la dédaignera, et mon unique enfant, née de mon sang, nourrie de mon lait, mourra comme sa mère, avec son amour...[2327]»

Springer tente de rassurer son épouse ; à son avis, sa fille poursuit un autre dessein. Les mois s'écoulent cependant sans que Smoloff reparaisse, puis, le mois d'avril ramène les beaux jours. Un soir, les pleurs d'Élisabeth attirent l'attention de Springer : la jeune fille l'implore de lui accorder la permission de partir. Or, un jeune Tartare annonce l'arrivée de M. de Smoloff, ce qui provoque la joie d'Élisabeth. Mais en fait, ce n'est pas le jeune chasseur qui leur fait l'honneur d'une visite : il s'agit du Gouverneur de la province en personne. Springer et le Gouverneur dialoguent pathétiquement. Puis, avisant la jeune fille, M. de Smoloff, lui explique les raisons de l'absence de son fils : un ordre de l'Empereur l'a envoyé servir en Livonie, sans délai ; or, le jeune homme souhaitait remettre une lettre à Élisabeth. Le Gouverneur ne pouvant confier cette mission à aucun messager en raison de l'interdit

qui pèse sur la malheureuse famille, a dû attendre l'occasion d'une visite d'inspection à Saïmska pour porter lui-même cette missive. Il lève provisoirement l'interdiction faite à Springer de recevoir des étrangers car des missionnaires, de retour de la Chine, passeront bientôt par la province, et, sans nul doute, demanderont l'hospitalité. Après le départ du Gouverneur, Élisabeth sent bien que la Providence favorise son projet. Mais Phédora manifeste son inquiétude de voir sa fille partir à l'aventure. Springer lit la lettre à haute voix ; le jeune Smoloff s'y efforce de dissuader Élisabeth d'entreprendre son voyage :

> « [...] j'espère revenir à Tobolsk avant un an ; c'est moi qui vous conduirai à Pétersbourg, c'est moi qui vous présenterai à l'empereur, c'est moi qui veillerai sur vous pendant ce long voyage.[2328]»

Une apostille de la main du Gouverneur, qui a visé ce courrier, exprime un avis bien différent :

> « Non, mademoiselle, ce n'est point avec mon fils que vous devez partir : je ne doute pas de son honneur, mais le vôtre doit être à l'abri de tout soupçon. En allant montrer à la cour de Russie des vertus trop touchantes pour n'être point couronnées, il ne faut pas risquer de faire dire que vous avez été conduite par votre amant, et flétrir ainsi le plus beau trait de piété filiale dont le monde puisse s'honorer. Dans votre situation, il n'y a de protecteurs dignes de votre innocence, que Dieu et votre père : votre père ne peut vous suivre, Dieu ne vous abandonnera pas. La religion vous prêtera son flambeau et son appui.[2329]»

Le Gouverneur a perçu que la réalisation du projet d'Élisabeth était subordonnée à l'exemplarité de sa conduite. Pour que sa requête aboutisse, la nécessité d'éviter de donner aux autorités le sentiment d'une manipulation politique s'imposait. Springer éprouve une grande

---

[2327] *É.*, II, page 73.
[2328] *É.*, II, page 85.
[2329] *É.*, II, page 86.

fierté de constater que la force de caractère de sa fille lui attire l'estime de son geôlier. Élisabeth tente alors de forcer la décision de ses parents :

> « La mère s'écria : «Seule, à pied, sans secours ! non, je ne le puis, je ne le puis.[2330]»

De la manière la plus pathétique, la jeune fille tente alors vaincre ces résistances, par un discours soigneusement étudié :

> « [mon projet] n'est pas le fruit d'un mouvement d'enthousiasme, mais de longues années de méditation : il s'appuie autant sur des raisons solides que sur les plus tendres sentiments. Existe-t-il un autre moyen d'arracher mon père à l'exil ? Depuis douze ans qu'il languit ici, quel ami a pris sa défense ?[2331]»

Elle fait valoir que les rigueurs du climat l'ont habituée à affronter les épreuves. Mais Springer ne possède pas l'argent nécessaire à une telle entreprise :

> « - Et ton pain, tu le mendieras, répondit Springer avec amertume ; les aïeux de ta mère, qui régnèrent jadis dans ces contrées ; les miens, qui se sont assis sur le trône de Pologne, verront l'héritière de leur nom parcourir, en demandant l'aumône, cette Russie qui a fait de leurs royaumes des provinces de son empire.[2332]»

D'une certaine façon, Élisabeth voit ainsi son identité partiellement dévoilée ; c'est également l'occasion, pour Mme Cottin, de mettre en évidence les qualités d'humilité de son héroïne : « Pourquoi la fille des Séids et de Sobieski rougirait-elle d'avoir recours à la charité de ses semblables ?[2333]» Prête à supporter les pires humiliations par devoir filial, Élisabeth impose l'admiration à son père. Celui-ci, qui n'a que trop tardé à révéler à sa fille ses origines véritables, fixe au lendemain le

---

[2330] *É.*, II, page 88.
[2331] *É.*, II, page 90.
[2332] *É.*, II, page 92.
[2333] *É.*, II, page 92.

moment propice ; « il lui apprit quelles funestes guerres avaient déchiré la Pologne » :

> « [...] je pouvais moi-même être appelé au trône, et je devais bien mon amour et ma vie au pays dont je tirais toute ma gloire ; je l'ai servi comme je le devais ; seul, à la tête d'une poignée de nobles polonais, je l'ai défendu jusqu'à la dernière extrêmité contre les trois grandes puissances qui s'avançaient pour l'envahir ; et lorsque, accablé par le nombre de nos ennemis, sous les murs de Varsovie, à la vue de cette vaste capitale livrée aux flammes et au pillage, il a fallu céder et se soumettre à la tyrannie, au fond de mon âme je résistais encore. Humilié d'être toujours dans ma patrie, et de n'en plus avoir, partout je cherchais des armes, partout je cherchais des alliés qui m'aidassent à rendre à la Pologne son existence et son nom. Vains efforts, tentatives inutiles ! chaque jour rivait davantage des chaînes, que mes faibles mains ne pouvaient ébranler. Les terres de mes aïeux étaient dans la partie tombée sous la domination de la Russie [...][2334] »

D'une certaine façon, Springer, le proscrit, est un personnage dont le caractère romantique est déjà repérable : l'amour de sa patrie l'amènent à comploter contre l'occupant et il se trouve arraché à l'affection des siens : « je fus traîné dans les prisons de Pétersbourg[2335]» ; cependant Phédora, avec dévouement, accompagne de son propre gré son époux malheureux : « Nous vécûmes près d'une année dans ces affreux cachots, privés d'air, presque du jour, mais non pas d'espérance[2336]». Enfin, un jugement sans appel est signifié au courageux rebelle ; la déportation en Sibérie :

> « [...] si j'eusse été envoyé dans les ténèbres glacée de l'affreux Bérésof, dans les solitudes perdues du lac Baïkal ou du Kamtschatka, je n'y aurais pas été seul encore ; il n'est point de désert, il n'est point d'antre si sauvage où ma Phédora ne m'eût suivi : oui, je le veux croire, c'est à son dévouement si généreux que j'ai dû un exil plus humain.[2337]»

[2334] *É.*, II, pages 95-96.
[2335] *É.*, II, page 96.
[2336] *É.*, II, pages 95-96.
[2337] *É.*, II, page 97.

La femme fidèle représente ainsi pour l'homme le plus sûr appui ; Sophie Cottin lui assigne le devoir de partager le destin de son époux.

Quelques jours s'écoule sans que personne ne vienne à évoquer l'idée de ce voyage. Mais la Providence veille ; l'on frappe à la porte :

> « Le missionnaire entre : une large barbe blanche lui descend sur la poitrine ; son air est vénérable ; il est courbé par la fatigue plus encore que par les années ; les épreuves de sa vie ont usé son corps et fortifié son âme : aussi porte-t-il dans ses regards quelque chose de triste, comme l'homme qui a beaucoup souffert, et de doux, comme celui qui est bien sûr de n'avoir pas souffert en vain.[2338]»

Le missionnaire exprime d'emblée sa position de serviteur de Dieu (« Mère chrétienne [...] pourquoi pleurez-vous ? le fruit de vos entrailles n'est-il pas béni ? ») ponctuant ses propos de références bibliques. Mme Cottin présente ce nouveau personnage qu'elle investit d'une profusion de qualités morales :

> « Le bon religieux les regardait avec une tendre compassion ; il avait vu beaucoup d'afflictions dans le cours de ses longs voyages, et l'art de les adoucir avait été la principale étude de sa vie : aussi pour toutes les douleurs, il avait une consolation.[2339]»

Le prêtre relate ses aventures :

> « En effet, que n'avait-il point vu, que ne pouvait-il point dire, cet homme vénérable, qui, depuis soixante ans, à mille lieues de sa patrie, sous un ciel étranger, au milieu des persécutions, travaillait sans se lasser jamais, à la conversion des barbares qu'il appelait ses frères et qui souvent étaient ses bourreaux ? Il avait vu la cour de Pékin, et l'avait étonnée par ses vastes connaissances, et plus encore par ses vertus ; il avait adouci les moeurs, il avait réuni des hordes errantes, qui tenaient de lui les premières notions de l'agriculture. Ainsi des landes changées en champs fertiles, des hommes devenus doux et humains, des familles

[2338] *É.*, II, page 99.
[2339] *É.*, II, page 102.

> auxquelles les noms de père, d'époux et d'enfants, n'étaient plus étrangers, et des coeurs qui s'élevaient à Dieu pour le bénir de tant de bienfaits étaient le fruit des soins d'un seul homme. Ah ! ces gens-là ne disaient point du mal des missions ; ils ne disaient point que la religion qui les commande est une religion sévère et tyrannique ; ils ne disaient point que les hommes qui la pratiquent avec cet excès de charité et d'amour, sont des hommes inutiles et ambitieux.[2340] »

L'on notera la manière dont Mme Cottin se livre à une apologie vibrante de l'oeuvre missionnaire (mais après la révolution la France n'est-elle pas redevenue, d'une certaine façon, terre de mission ?) ; et s'il est vrai que les sévices subis par les missionnaires en Chine furent assez souvent atroces, il est simpliste de présenter une civilisation millénaire et raffinée comme une nation livrée au chaos. Le missionnaire, il faut le remarquer, est celui dont l'oeuvre civilisatrice repose sur l'exploitation de la terre ; l'archétype de l'homme civilisé serait bien, aux yeux de Mme Cottin, l'agriculteur[2341] qui laboure et transforme les terres arides ; une fois encore, la conjugaison (le mariage) de l'Homme et de la Nature génère le bonheur, la Création étant un espace que le Créateur a laissé aux soins de sa Créature pour qu'il le fasse fructifier[2342]. Dans le discours de Mme Cottin, le missionnaire acquiert une valeur exemplaire ; on y relèvera la progression rhétorique fondée sur un rythme ternaire : « Ah ! ces gens-là ne disaient point... ils ne disaient point... ils ne disaient point surtout... » ; cela semble traduire la volonté de combattre « ceux qui disent » : en fait, les détracteurs de la religion, disciples des philosophes, athées. Ce passage n'est certes pas destiné à

[2340] *É.*, II, pages 102-103.

[2341] Elle n'aura pas perçu que dans la Bible, Caïn est un agriculteur, par opposition à l'éleveur-nomade, Abel. C'est l'offrande de Caïn qui est refusée par Dieu, ce qui équivaut à une première réprobation. Après le meurtre, la malédiction divine est ainsi jetée sur celui qui veut exploiter la terre et en tirer profit en se l'appropriant.

alimenter une polémique : on ne prêche que les convaincus et Mme Cottin, par ces propos, renforce le signal ambiant ; nous avons ici, en fait, un passage topique[2343] qui prend en compte les tendances de l'horizon d'attente : le discours religieux prend une place nécessaire dans l'économie narrative. Il est assumé par une figure emblématique (ici, tout comme dans les romans de Chateaubriand, par « le » missionnaire, dans *Mathilde* par Guillaume de Tyr)[2344].

Le bon père, qui s'appelle Paul, explique ensuite que, rappelé par ses supérieurs, il s'en retournait en Espagne en traversant la Russie, l'Allemagne et la France, en se contentant pour toute nourriture d'un peu de farine de riz délayée dans de l'eau[2345]:

> « Il racontait des choses extraordinaires des maux qu'il avait soufferts, des difficultés qu'il avait essuyées, lorsque, après avoir dépassé les grandes murailles de la Chine, il s'était enfoncé dans l'immense Tartarie. Il disait encore comment, à l'entrée des vastes déserts de la Soongorie, qui appartiennent à la Chine, et lui servent de limites avec la Sibérie, il avait trouvé un pays abondant en magnifiques pelleteries, en précieuses fourrures, et susceptible de faire, à l'aide de cette richesse, un grand commerce avec les peuples européens ; mais nul vestige de notre industrie n'avait encore pénétré jusque-là, aucun marchand n'avait osé porter son or et ses calculs là où le missionnaire avait planté une croix et répandu des bienfaits : tant il est vrai que la charité va encore plus loin que l'avarice.[2346]»

[2342]C'est une idée nettement protestante.

[2343]Qui convoque un *topos* du « feuillet de réception », c'est-à-dire un « objet-meuble » qui alimente le paradigme ambiant.

[2344]Cette figure exemplaire qui prend en charge le discours religieux apparaît nettement à partir de *Mathilde*. Cela est assez significatif : de nouveaux « objets » pénètrent dans le système de représentation collectif et sont légitimés par le paradigme officiel. Certes, Prior, par certains aspects, préfigurait ce type de personnage, mais il était impliqué dans l'intrigue (amoureux de Malvina) et n'offrait pas ces « garanties de moralité » absolues qu'on retrouve chez Guillaume et chez le Père Paul (le missionnaire).

[2345]L'origine espagnole du missionnaire laisserait supposer qu'il s'agit d'un Jésuite.

[2346]*É.*, II, pages 104-105.

Mme Cottin se souvient-elle ici qu'elle fut autrefois la fille d'un puissant armateur dont les vaisseaux couraient aux confins du monde, poussés par les vents de fortune ? Témoigne-t-elle des rêveries capitalistes de son temps qui avaient motivé les premiers projets de Bonaparte[2347] ? Ces vastes espaces vierges aux ressources mythiques continueront de fasciner au XIXe siècle et Balzac songera à s'enrichir en exploitant les inépuisables forêts russes (polonaises). Notons que l'idéologie qui s'exprime dans ces lignes rejoint celle du *Génie du Christianisme* ; le plus puissant des moteurs qui fait agir l'Humanité, l'esprit de lucre (« l'avarice »), répugne à la nouveauté ; ce sont les courageux missionnaires qui portent les premiers la civilisation en des contrées reculées, ce sont eux, également qui repèrent les possibilités d'expansion, les richesses inconnues, les opportunités commerciales : ainsi, grâce à cet effort religieux, l'européen fortuné pourra suivre les routes ouvertes, et prendre contact avec des peuples bien disposés à son égard – les prêtres par l'exemplarité de leur comportement ayant fait naître ce « désir mimétique » dont parle René Girard. Pour conclure, soulignons que Mme Cottin associe Religion et Civilisation, cette dernière prenant appui sur la première.

Son récit achevé, le père Paul peut aller se coucher ; la jeune servante Tartare lui cède son lit et passe la nuit près du poêle, enroulée dans une peau d'ours. À l'aube, Élisabeth rejoint le prêtre et lui fait la confidence de ses projets. Phédora soupçonne que sa fille se prépare à quitter la maison familiale ; elle lui dit : « Élisabeth, si le temps est beau

[2347]Bonaparte voulait s'emparer de l'Égypte, puis, tel Alexandre le Grand, mener une campagne vers les Indes et l'Extrême Orient, avant de s'emparer de l'Empire Ottoman, afin de contester la suprématie britannique, fondée sur la maîtrise des mers qui assurait à Albion, par la voie de Sainte-Hélène et du Cap, l'accès à l'Orient. On sait que, débarrassés de l' « ogre corse », les Anglais

demain, vous monterez dans votre petite nacelle avec votre père, pour aller pêcher quelques poissons dans le lac[2348]» Des larmes roulent dans les yeux de la jeune fille et Springer, inquiet, répète les paroles de Phédora ; Élisabeth lui souffle : « Demain, vous consolerez ma mère. » Le pathétique retenu et poignant de cette courte scène est d'une efficacité supérieure au traditionnel pathétique rhétorique, dégoulinant de larmes, ce qui traduit une évolution esthétique. Une atmosphère douloureuse règne désormais dans la maison car les parents ont compris que leur fille se prépare à accompagner le missionnaire :

> « Le père s'approcha, des larmes coulaient le long de ses joues ; sa fille lui tendit les bras : il comprit que c'était un adieu ; son coeur se serra, ses larmes s'arrêtèrent ; il posa les mains sur la tête d'Élisabeth, en la recommandant à Dieu dans son coeur, mais sans avoir la force de proférer une parole.[2349]»

Dialogue muet. Phédora, avec moins de retenue, serre son enfant dans ses bras. Durant la nuit, tandis que ses parents dorment encore, Élisabeth achève ses préparatifs :

> « On était alors à la fin mai ; c'est le temps de l'année où, entre le crépuscule du soir et l'aube du jour, à peine y a-t-il deux heures de nuit. Élisabeth les employa à faire les préparatifs de son départ, elle mit dans son sac de peau de renne un habit de voyage et des chaussures.[2350]»

La jeune fille emporte de maigres nourritures et « huit ou dix kopecks » qui constituent son unique trésor ; elle presse le prêtre car elle veut épargner à ses parents de déchirants adieux ; avant de se mettre en route, devant la porte de la chambre où ils dorment, elle adresse à Dieu

---

pourront se répandre aux Indes, avant de s'assurer des positions solides en Chine.

[2348] *É.*, II, pages 106-107.

[2349] *É.*, II, pages 108-109.

[2350] *É.*, II, pages 110-111.

une poignante prière. Mais son père, déjà levé, la surprend ; il promet à sa fille de soutenir Phédora et confie sa fille au prêtre. Les voici partis :

> « Aucun souffle de vent ne ridait la surface du lac, n'agitait les feuilles des arbres ; celles même du bouleau étaient tranquille ; les oiseaux ne chantaient point, tout se taisait jusqu'au moindre insecte. On eût dit que la nature entière se tenait dans un respectueux silence, afin que la voix du père qui à travers la forêt criait encore un adieu à sa fille, fût le dernier son qu'elle pût entendre.[2351]»

Monde enchanté qui manifeste un mystérieux accord avec l'âme de l'héroïne, monde religieusement attentif à son projet ; il y a là un thème essentiellement romantique. De cette poésie évocatrice, Mme Cottin passe à l'aspect réaliste du voyage ; longue et difficultueuse est cette route où abondent les embûches :

> « Ce fut le 18 de mai qu'Élisabeth et son guide se mirent en route ; ils employèrent un mois entier à traverser les forêts humides de la Sibérie, sujettes en cette saison à des inondations terribles. Quelquefois des paysans tartares leur permettaient, pour une faible rétribution, de monter dans leur charrette, et tous les soirs ils se reposaient dans des cabanes si misérables, qu'il ne fallait pas moins que la longue habitude qu'Élisabeth avait de la pauvreté, pour pouvoir goûter un peu de repos. Elle se couchait toute vêtue sur un mauvais matelas, dans une chambre remplie d'une odeur de fumée, d'eau-de-vie et de tabac, où le vent soufflait souvent à travers les fenêtres collées avec du papier, et où, pour surcroît de désagrément, dormaient pêle-mêle le père, la mère, les enfants, et quelquefois même une partie du bétail de la famille.[2352]»

L'aspect purement didactique du récit de voyage peut librement se développer ; le lecteur peut ainsi visiter des localités exotiques et mieux appréhender les curiosités locales. Élisabeth et son pieux compagnon arrivent à Perme (Perm) :

[2351] *É.*, II, page 113.
[2352] *É.*, II, pages 114-115.

> « Cependant la ville de Perme, quoique la plus grande qu'elle eût vue encore, l'attrista par ses rues sales et étroites, la hauteur de ses maisons, le mélange confus de palais et de chaumières, et l'air fétide qu'on y respirait. Perme est entourée de marécages ; et, jusqu'à Casan, le pays, entrecoupé de bruyères stériles et de noires forêts de sapins, présente l'aspect du monde le plus triste. Dans la saison des orages, la foudre tombe très fréquemment sur ces vieux arbres, qu'elle embrase avec rapidité, et qui paraissent alors comme des colonnes d'un rouge ardent, surmontées d'une vaste chevelure de flamme. Plusieurs fois, Élisabeth et son guide furent témoins de ces incendies. Obligés de traverser ces bois, qui brûlaient des deux côtés du chemin, tantôt ils voyaient des arbres consumés par le bas, soutenir de leur seule écorce leurs cimes que le feu n'avait pas encore gagnées ; ou renversés à demi, former comme un arc de feu au milieu de la route ; ou enfin, s'écroulant avec fracas, retomber l'un sur l'autre en pyramides embrasées, semblables à ces bûchers antiques, où la piété païenne recueillait la cendre des héros.[2353] »

Comme on peut le constater dans ce passage, l'aspect purement documentariste cède rapidement le pas à l'imagination poétique, Mme Cottin transformant le détail touristique[2354] en élément fantastique et pittoresque. La Nature recèle des beautés, des spectacles qui se « donnent à voir» et qui sont autant d'indices d'une esthétique supérieure, émanation évidente du Créateur ; l'homme transforme souvent la Création en accumulation grotesque de constructions sordides (« le mélange confus de palais et de chaumières ») où règne la saleté (« les rues sales et étroites [...] l'air fétide qu'on y respirait ») : la nature, elle, n'est jamais sale.

Pour quelques kopecks nos voyageurs peuvent monter dans les kibicks qui reviennent, à vide, de Sibérie. En septembre, ils ont atteint

---

[2353] *É.*, II, pages 117-118.

[2354] D'autant plus aisément qu'elle n'a pas elle-même visité la Russie, ce qui lui permet d'autant mieux de donner une expansion imaginaire et poétique au détail relevé par des voyageurs attentifs.

les bords de la Kama. Mais les forces du missionnaire s'amenuisent ; à Sarapoul « gros village à clocher, sur la rive droite de la Kama » :

> « Il fut recueilli dans un mauvais cabaret auprès de la maison de l'Oupravitel, qui régit les biens de la couronne dans le territoire de Sarapoul. La seule chambre qu'on pût lui donner était une espèce de galetas élevé, avec un plancher tout tremblant, des fenêtres sans carreaux, pas une chaise, pas un banc, pour tout meuble une mauvaise table et un bois de lit vide ; on y jeta un peu de paille, et le missionnaire s'y coucha.[2355]»

Élisabeth se dévoue entièrement, aménageant de son mieux la chambre sordide, puis allant à la recherche des ingrédients nécessaires à l'élaboration d'une potion :

> « [...] ensuite, elle alla cueillir dans les champs de la réglisse à gousses velues, ainsi que des roses de Gueldre, et puis les mêlant, comme elle l'avait vu pratiquer à sa mère, avec des feuilles du cotylédon épineux, elle en fit une boisson salutaire, qu'elle apporta au pauvre religieux.»

Nous avions vu Mathilde broyer des herbes pour en extraire le suc afin de préparer l'appareil destiné à panser les blessures de Lusignan ; mais sans autre précision. Ici, la composition de la décoction « salutaire » est mieux détaillée ; il est intéressant de noter que, médicalement parlant, il s'agit essentiellement de plantes aux vertus cardio-toniques et que cette tisane représente une excellente prescription[2356]. Cependant, elle est insuffisante pour sauver le malheureux vieillard dont l'agonie se prolonge à la lueur du flambeau

---

[2355] *É.*, II, page 122.

[2356] Malgré des progrès remarquables, l'état de la science médicale au tout début du XIXe siècle est bien moins avancé que l'on n'imagine et les connaissances pharmacologiques demeurent souvent aberrantes - pour l'Empire et la Restauration, le *Dictionnaire des Sciences médicales* (Panckoucke) donne la somme, en soixante volumes, des connaissances du temps en matière médicale.

de résine allumé par Élisabeth ; enfin, sentant sa fin proche, le mourant tient ce discours :

> « Mon enfant, vous allez être exposée à de grandes peines en voyageant seule à votre âge, au milieu de la mauvaise saison ; cependant, c'est là votre moindre péril ; la cour vous en offrira de plus terribles ; un courage ordinaire peut lutter contre l'infortune et ne résiste pas à la séduction : mais vous n'avez pas un courage ordinaire, ma fille, et le séjour de la cour ne vous changera pas. [...] Maintenant, ma fille, prenez dans ma robe la bourse que le généreux gouverneur de Tobolsk me donna en vous recommandant à mes soins. Gardez-lui le secret, il y va de sa vie...[2357] »

À Pétersbourg, la jeune fille pourra se placer sous la protection du patriarche qui l'aidera ; le père Paul, ayant promis des récompenses célestes à la jeune fille lui offre son crucifix :

> « Prends ceci, ma fille ; c'est le seul bien que j'aie à donner, le seul que j'aie possédé sur la terre ; avec lui, je n'ai manqué de rien.[2358]»

Puis il meurt ; les cris d'Élisabeth attirent les voisins animés par une « curiosité stupide » et pendant qu'elle pleure, les aubergistes sont bien contents de trouver la bourse du prêtre. Les funérailles du père Paul font l'objet d'une description pathétique ; le vieil homme est enterré dans le cimetière de Sarapoul :

> « [...] çà et là quelques sapins épars projettent des ombres lugubres et de dessous les pierres sépulcrales sortent des touffes de chardons en forme de bluets avec de larges feuilles pendantes et découpées, et une autre plante dont la tige nue et penchée se divise en plusieurs rameaux effilés, et dont les fleurs, d'un jaune livide, semblent faites pour ne s'épanouir que sur les tombeaux.[2359]»

Un cortège composite, formé de Persans, Trukmènes, Arabes échappés à l'esclavage des Kirguis, accompagne le convoi funèbre. Le

---

[2357] *É.*, II, pages 125-126.
[2358] *É.*, II, page 127.

pope, selon « l'usage du rite grec[2360]» dépose une pièce de monnaie dans la main du défunt dont on descend le cercueil dans la fosse. La foule se disperse laissant Élisabeth pleurer le bon prêtre :

> « [...] et là demeura enseveli dans un éternel oubli un mortel charitable, qui n'avait pas passé un seul jour sans faire du bien à quelqu'un ; semblable à ces vents bienfaisants qui portent en tout lieux les graines utiles, et qui les font germer dans tous les climats, il avait parcouru plus de la moitié du monde, semant partout la sagesse et la vérité, et il mourait ignoré du monde : tant la renommée s'attache peu à la bonté modeste, tant les hommes qui la distribuent ne l'accordent qu'à ce qui les étonne, à ce qui les détruit, et jamais à ce qui les console.[2361]»

Élisabeth va demeurer sur cette tombe jusqu'au crépuscule, épurant son âme, l'élevant vers Dieu ; enfin, d'un caillou tranchant elle inscrit sur la croix cette citation d'Isaïe : « *Le juste est mort, et il n'y a personne qui y prenne garde*[2362]».

Le lendemain, lorsqu'elle quittera l'auberge, l'hôte lui remettra trois roubles, disant que c'était tout ce qui restait dans la bourse du missionnaire, que pourtant M. de Smoloff devait avoir richement garnie. Or, la douce Élisabeth reçoit cette modeste somme avec reconnaissance, louant son protecteur vénérable. Elle se remet en route avec courage :

> « Elle choisit toujours, pour s'abriter, les plus pauvres asiles, et se contente du plus mauvais lit et de la nourriture la plus grossière.[2363]»

À Kasan qu'elle atteint début octobre, les glaces ont déjà envahi les bords de la Volga et aucun batelier ne veut la conduire sur l'autre rive, sauf à payer un prix d'or ; la touchante prière qu'elle adresse à ces

---

[2359] *É.*, II, pages 133-135.
[2360] *É.*, II, page 139.
[2361] *É.*, II, page 139.
[2362] *É.*, II, page 141.

hommes brutaux émeut l'un d'eux. Celui-ci traverse jusqu'aux premières plaques de glace, puis, prenant la jeune fille sur ses épaules l'emmène de l'autre côté ; Élisabeth veut remettre à son passeur les trois roubles qui lui restent :

> « Pauvre fille ! lui dit le batelier en regardant son trésor, voilà donc tout ce que tu possèdes, tout ce que tu as pour te rendre à Pétersbourg, et tu crois que Nicolas Kisoloff t'en ôterai une obole ? Non, je veux plutôt y ajouter ; cela me portera bonheur, ainsi qu'à mes six enfants.[2364] »

Et le voyage de se poursuit ; parfois, Élisabeth croise des déportés que l'on conduit en Sibérie :

> « [...] c'étaient des infortunés enchaînés deux à deux qu'on envoyait soit dans les mines de Nertshink, pour y travailler jusqu'à la mort, soit dans les campagnes d'Irkoutsk, pour peuple les rives sauvages de l'Angora.[2365]»

En trois mois, elle marche ainsi, de Sarapoul à Volodimir, commençant à manquer de tout :

> « [...] ses chaussures étaient déchirées, ses habits en lambeaux la garantissaient mal d'un froid qui était déjà à plus de trente degrés, et qui augmentait tous les jours. La neige couvrait la terre de plus de deux pieds d'épaisseur ; quelquefois en tombant, elle se gelait en l'air, et semblait une pluie de glaçons qui ne permettait de distinguer ni ciel, ni terre ; d'autres fois c'étaient des torrents d'eau qui creusaient des précipices dans les chemins, ou des coups de vent si furieux, qu'Élisabeth, pour éviter leur atteinte, était obligée de creuser un trou dans la neige, et de se couvrir la tête de longs morceaux d'écorce de pin, qu'elle arrachait adroitement, ainsi qu'elle l'avait vu pratiquer à certains habitants de la Sibérie.[2366]»

[2363] *É.*, II, page 143.
[2364] *É.*, II, pages 145-146.
[2365] *É.*, II, page 148.
[2366] *É.*, II, pages 150-151.

Un jour de grande détresse, elle reçoit l'hospitalité chez une vieille femme qui l'accueille dans sa chaumière ; au dehors, un kibick brisé, signalait la présence d'autres visiteurs : lorsque la jeune fille décline son trajet (« Je viens de par-delà Tobolsk et je vais à Pétersbourg demander la grâce de mon père.[2367]») un homme prête une oreille attentive à ces paroles ; il s'agit d'un exilé que l'on mène dans ce bagne de glace. Lui-même a été arraché à sa fille sans pouvoir l'informer de sa destination. Le kibick accidenté est celui du courrier qui se rend à Riga et le pauvre homme pourrait, s'il avait le moindre kopeck, adresser à sa fille une lettre rassurante. Élisabeth tire alors de sa poche le dernier rouble : « Si cela pouvait suffire[2368]». L'homme court porter sa missive au courrier dont la voiture a été réparée ; pendant ce temps la vieille femme mesure la générosité de la jeune fille qui lui avoue ne pouvoir la récompenser de son accueil, n'ayant plus un sou. Cependant, l'exilé, de retour, s'agenouille et loue pathétiquement cette jeune fille qui lui a tout donné. Élisabeth s'empare d'un couteau qui traîne sur la table et coupe une boucle de ses cheveux :

> « - Monsieur, puisque vous allez en Sibérie, vous verrez le gouverneur de Tobolsk ; donnez-lui ceci, je vous en prie : Élisabeth l'envoie à ses parents, lui direz-vous... Peut-être consentira-t-il que ce souvenir aille les instruire que leur enfant existe encore. - Ah ! je jure de vous obéir, répondit l'exilé ; et, dans ces déserts où l'on m'envoie, si je ne suis point tout-à-fait esclave, je saurais trouver la cabane de vos parents, et leur dire ce que vous avez fait aujourd'hui.[2369] »

Élisabeth reprend son chemin, de Volodimir jusqu'à Pokrof ; la rumeur affirme que des brigands hantent cette région, mais la pauvreté

[2367] *É.*, II, page 152.
[2368] *É.*, II, page 153.
[2369] *É.*, II, page 154. Cette mèche de cheveux parviendra à destination et Élisabeth la trouvera cousue sur le coeur de sa mère.

semble une protection suffisante à la jeune fille. Bientôt, elle atteint des marécages qu'elle traverse avec effort. Alors que le jour descend, elle fait sécher ses chaussure, assise au coeur d'une forêt profonde. Soudain paraissent les sauvages malfaiteurs qui s'étonnent de cette surprenante rencontre ; la jeune fille agenouillée implore la miséricorde divine. Ils la questionnent[2370] ; elle leur répète le même propos : de Tobolsk à Pétersbourg elle chemine pour aller demander la grâce de son père ; non, elle ne possède rien ; rien que la piécette que lui a remise le batelier et qu'elle conserve comme porte-bonheur :

> « À ces mots, les bandits se regardent l'un l'autre ; ils ne sont point touchés, ils ne sont point émus, l'habitude du crime ne leur permet pas de l'être ; mais ils sont surpris : ils n'avaient point l'idée de ce qu'ils voient ; c'est pour eux quelque chose de surnaturel, et cette jeune fille leur semble protégée par un pouvoir inconnu. Saisis de respect, ils n'osent pas lui faire de mal ; ils n'osent pas même lui faire du bien ; ils s'éloignent en se disant entre eux : «Laissons-la, laissons-la, car Dieu est assurément auprès d'elle».[2371]»

Sans nul doute, pourrait-on ajouter, car Élisabeth ne tarde guère, en fuyant ce lieu, à tomber sur un croisement ; une petite chapelle dédiée à la Vierge, surmontée d'un poteau indicateur, lui apporte les renseignements utiles. À Pokrof, au bord de la Volga, elle reçoit l'hospitalité dans un couvent de femmes qui, avant son départ, remettent à neuf son trousseau, lui fournissant les vêtements nécessaires.

[2370]En la circonstance, l'on s'attendrait à ce que ces atroces criminels fassent subir les derniers outrages à cette jeune fille : mais pour Mme Cottin, la pudeur et l'innocence constituent toujours un rempart assuré contre les bas-instincts masculins ; Mathilde avait imposé une semblable retenue aux féroces Bédouins du désert, et à Malek lui-même.
[2371]*É.*, II, page 158.

Voici enfin Élisabeth sur la route de Moscou et, à son grand étonnement, « plus elle avance, et plus la foule augmente[2372]» ; partout retentissent des bruits : canons et cloches mêlés. S'adressant à des personnages qui attendent autour d'une voiture renversée, Élisabeth obtient une réponse :

> « »C'est l'empereur qui fait sans doute son entrée à Moscou, lui dirent-ils. - Comment ! reprit-elle avec surprise, est-ce que l'empereur n'est pas à Pétersbourg ?» Ils haussèrent les épaules d'un air de pitié, en lui répondant : «Eh quoi ! pauvre fille, ne sais-tu pas qu'Alexandre vient faire la cérémonie de son couronnement à Moscou ?[2373]»

Voilà qui évitera à la pauvre fille de continuer jusqu'à Saint-Pétersbourg ; Mme Cottin fournit une date précise qui permet de mesurer le temps passé par son héroïne sur les routes : « Elle entra, en mars 1801, dans l'immense capitale de la Moscovie [...][2374]» Cependant, dans cette foule bigarrée, occupée à célébrer l'événement[2375], personne ne se préoccupe de la jeune fille :

> « [...] partout elle fut rebutée : l'espoir de faire un gain considérable pendant les fêtes du couronnement avait fermé le coeur des moindres aubergistes à la charité : jamais on n'est moins disposé à donner que quand on se voit au moment de s'enrichir.[2376]»

Or, un grand feu est allumé au centre de la place du Krémelin[2377]autour duquel se rassemblent les sans-logis : une vieille femme lui a donné un quignon, mais Élisabeth se trouve dans une telle

---

[2372]*É.*, II, page 162.
[2373]*É.*, II, page 164.
[2374]*É.*, II, page 165.
[2375]Rappelons que Sophie Cottin avait vécu le couronnement de Napoléon.
[2376]*É.*, II, page 167.
[2377]Nous conservons volontairement les orthographes de cette époque, la démarche contraire conduisant, à notre avis, à dénaturer les composantes essentielles du système de représentation.

misère physique qu'elle ne parvient même pas à le grignoter ; le froid redouble. La jeune fille se résout à demander l'aumône à un passant :

> « - Jeune fille, lui répondit-il, vous faites là un vilain métier ; ne pouvez-vous pas travailler ? À votre âge on devrait savoir gagner sa vie ; Dieu vous aide, je n'aime point les mendiants.» Et il passa outre.[2378]

Les gardes qui veillent sur la place s'approchent d'elle ; pourquoi s'attarde-t-elle devant le palais[2379] ?

> « L'air dur et sauvage de ces soldats la glaça de terreur ; elle fondit en larmes sans avoir le courage de répondre un seul mot. Les soldats, peu émus de ses pleurs, l'entourèrent en répétant leur question avec une insolente familiarité.[2380]»

Comme dans les contes de fées, Élisabeth répète la phrase habituelle, ce qui déclenche l'hilarité des militaires. Il la traitent de menteuse et se préparent à malmener la jeune innocente qui implore aussitôt l'aide du Ciel. Fort heureusement, des « hommes du peuple » se sont rassemblés, témoins de la discussion, et laissent « éclater un murmure d'improbation contre la dureté des soldats[2381]». La jeune fille harangue cette foule de manière véhémente :

> « Je le jure à la face du ciel, je n'ai point menti : je viens à pied de par-delà Tobolsk pour demander la grâce de mon père ; sauvez-moi, sauvez-moi, et que je ne meure du moins qu'après l'avoir obtenue.[2382]»

[2378] *É.*, II, page 168. Situation qui, à notre époque où la mendicité à retrouvé ses droits dans les rues des villes, est fort évocatrice.
[2379] C'est Nicolas Ier qui fera édifier le palais moderne où résideront les Tsars puis les dirigeants de l'U.R.S.S.. On se souvient que c'est Pierre le Grand qui se fit construire une capitale moderne à Saint-Petersbourg.
[2380] *É.*, II, page 169.
[2381] *É.*, II, page 170.
[2382] *É.*, II, page 170.

Sans doute pour éviter une émeute, les soldats, gagnés par un sentiment de gêne, se retirent, d'autant plus volontiers que l'un des témoins leur déclare :

> « Je tiens l'auberge de Saint-Basile sur la place, je vais y loger cette jeune fille ; elle paraît honnête, laissez-la venir avec moi.[2383]»

Le brave homme n'a en fait plus aucune chambre de libre, mais sa femme trouvera bien une place pour Élisabeth ; l'épouse de l'aubergiste reçoit aimablement la jeune fille : « À votre âge, et dans les grandes villes, il ne faut jamais être à cette heure-ci dans les rues.[2384]» Le récit d'Élisabeth arrache évidemment un torrent de larmes au couple. L'homme s'appelle Jacques Rossi[2385] et ne bénéficie pas d'un grand crédit dans la ville, cependant il est tout disposé à aider Élisabeth. L'hôtesse affirme que la piété et le malheur sont les plus puissantes recommandations auprès du nouveau Tsar :

> « - Oui, oui, interrompit Jacques Rossi, l'empereur Alexandre doit être couronné demain dans l'église de l'Assomption ; il faut que vous vous trouviez sur son passage ; vous vous jetterez à ses pieds, vous lui demanderez la grâce de votre père , je vous accompagnerai, je vous soutiendrai...[2386]»

Le jour du couronnement, dans la foule, Élisabeth assiste aux cérémonies ; tandis que le vénérable Platon, patriarche de Moscou, adresse au Tsar un pieux discours, les différentes nations de l'Empire déposent aux pieds du monarque des dons symbolisant leurs patries

---

[2383]*É.*, II, page 170.
[2384]*É.*, II, page 171.
[2385]Le patronyme de ce personnage signale à l'évidence un étranger installé en Russie ; cela n'est pas anachronique car Pierre le Grand avait « importé » un grand nombre d'artisans et artistes européens dont les familles firent souche en Russie.
[2386]*É.*, II, page 172.

respectives. Alexandre prête alors le serment solennel de se dévouer au bonheur des peuples qu'il gouverne ; à ce moment, Élisabeth se précipite :

> « [...] elle écarte la foule, se fait jour à travers les haies de soldats, s'élance vers le trône, en s'écriant : *Grâce ! grâce !* cette voix qui interrompait la cérémonie, causa beaucoup de rumeur ; des gardes s'avancèrent et entraînèrent Élisabeth hors de l'église, en dépit de ses prières et des efforts du bon Jacques Rossi.[2387]»

L'Empereur, forcément magnanime en ce beau jour, demande à son ordonnance d'aller s'enquérir des désirs de cette femme. L'officier manifeste alors la plus grande surprise : « C'est elle ! c'est Élisabeth ! » Il s'agit évidemment de Smoloff :

> « Élisabeth, lui dit-il, est-ce bien toi ? D'où viens-tu, ange du ciel ? - Je viens de Tobolsk. - De Tobolsk, seule, à pied ?[2388]»

Smoloff prend alors Élisabeth par le bras et l'introduit dans l'église, jusqu'au souverain ; ensemble, ils se jettent aux pieds d'Alexandre :

> « Sire, écoutez-moi, écoutez la voix du malheur, de la vertu ; vous voyez devant vous la fille de l'infortuné Stanislas Potowsky. Elle arrive des déserts d'Ischim, où depuis douze ans ses parents languissent dans l'exil ; elle est partie seule, sans secours ; elle a fait la route à pied, demandant l'aumône, et bravant les rebuts, la misère, les tempêtes, tous les dangers, toutes les fatigues, pour venir implorer à vos pieds la grâce de son père.[2389]»

L'assistance est émue lorsqu'Élisabeth, élevant « ses mains suppliantes vers le ciel » théâtralement , fait écho aux paroles de Smoloff : « la grâce de mon père ! ». Le Tsar prononce alors les paroles espérées. On

---

[2387] *É.*, II, pages 189-190.
[2388] *É.*, II, page 190.
[2389] *É.*, II, page 191.

transporte la jeune fille qui s'est évanouie jusqu'à l'auberge de Rossi où, lorsqu'elle revient à elle, Smoloff lui confirme l'arrêt d'Alexandre ; quelques jours s'écoulent et le bel officier apporte à la jeune fille le document officiel :

> « [...] il lui présenta un parchemin scellé du sceau impérial : «Voici, lui dit-il, l'ordre que l'empereur envoie à mon père de mettre le vôtre en liberté.» La jeune fille saisit le parchemin, le pressa contre son visage et le couvrit de larmes.[2390]»

Mais ce n'est pas tout, ajoute Smoloff au comble de l'émotion :

> « [...] notre magnanime empereur ne se contente pas de rendre la liberté à votre père, il lui rend ses dignités, son rang, ses richesses, toutes ces grandeurs humaines qui élèvent les autres hommes, mais qui ne pourront élever Élisabeth.[2391]»

Le jeune homme a obtenu de l'empereur qu'Élisabeth puisse porter elle-même la bonne nouvelle : le Tsar met à sa disposition une de ses voitures, deux femmes, une bourse de deux mille roubles ; Élisabeth remercie Smoloff ; mais ce dernier aspire à un plus haut prix. Cette affirmation intrigue la jeune fille : c'est aux pieds de Stanislas Potowsky que le jeune homme dira de quoi il s'agit, déclare-t-il, avec une profonde émotion.

Avant de retourner en Sibérie, Élisabeth récompense largement ses bons hôtes. Puis elle s'en retourne à Tobolsk, accompagnée par Smoloff. Devant Kasan, elle veut rendre visite au brave Nicolas Kisoloff qui lui avait généreusement remis une piécette :

> « [...] on lui apprit que par la suite d'une chute il était tombé dans la plus profonde misère, gisant sur un grabat au milieu de six enfants qui manquaient de pain.[2392]»

[2390] *É.*, II, page 194.
[2391] *É.*, II, page 194.
[2392] *É.*, II, page 196.

Le malheureux ne reconnaît pas la jeune fille sous ses brillants atours :

> « Elle tira de sa bourse la petite pièce qu'il lui avait donnée, elle la lui montra, lui rappela ce qu'il avait fait pour elle, et posant sur son lit une centaine de roubles : «Tenez, lui dit-elle, la charité ne sème point en vain ; voici ce que vous avez donné au nom de Dieu, voilà ce que Dieu vous envoie.[2393]»

Au passage, Élisabeth ne néglige pas de se recueillir sur la tombe du père Paul :

> « [...] il lui semblait que du haut du ciel le pauvre religieux se réjouissait de la voir heureuse, et dans ce coeur plein de charité, la vue du bonheur d'autrui pouvait même ajouter au parfait bonheur qu'il goûtait dans le sein de Dieu.[2394]»

Sophie Cottin intervient ensuite directement dans le récit dont elle assume, à partir de ce point précis, le contrôle, afin d'accélérer[2395] la narration : « Je me hâte, il en est temps ; je ne m'arrêterai point à Tobolsk [...] ». Cette intrusion de la narratrice amène l'ellipse qui conduit directement à la scène des retrouvailles familiales ; la mission étant accomplie, le long trajet du retour se trouve volontairement esquivé. Les dernières pages entremêlent ainsi la voix de la romancière aux ultimes péripéties du récit : « comme elle, je ne serai satisfaite qu'en arrivant dans cette cabane, où on compte avec tant de douleur les jours de son absence[2396]» ; le tableau psychologique de l'héroïne, franchissant le court espace qui la sépare de la maison de ses parents est rendu avec finesse par un présent narratif, l'anaphore du pronom « elle », un

---

[2393]*É.*, II, pages 196-197.
[2394]*É.*, II, page 197.
[2395]Le terme « accélérer » se réfère aux critères de « vitesse » d'un récit définis par G. Genette.
[2396]*É.*, II, pages 197-198.

rythme haché qui mime le halètement final de la jeune Élisabeth essoufflée :

> « Elle n'a point voulu qu'on prévînt ses parents de son retour ; elle sait qu'ils se portent bien, on le lui a dit à Tobolsk, on le lui confirme à Saïmska ; elle veut les surprendre, elle ne permet qu'à Smoloff de la suivre. Oh ! comme son coeur palpite en traversant la forêt, en approchant des rives du lac, en reconnaissant chaque arbre, chaque rocher ! elle aperçoit la cabane paternelle, elle s'élance... Elle s'arrête, la violence de ses émotions l'épouvante, elle recule devant trop de joie. Ah ! misère de l'homme, te voilà bien toute entière ! Nous voulons du bonheur, nous en voulons avec excès, et l'excès du bonheur nous tue, nous ne pouvons le supporter. [...] Elle court, elle touche au seuil, elle entend des voix, elle les reconnaît, son coeur se serre, sa tête se perd, elle appelle ses parents : la porte s'ouvre, elle voit son père ; il jette un cri : la mère accourt, Élisabeth tombe dans leurs bras : «La voilà, s'écrie Smoloff, la voilà qui vous apporte votre grâce ; elle a triomphé de tout, elle a tout obtenu.»[2397]»

Après avoir dessiné la progression véloce de la jeune fille vers la cabane, toujours par l'intermédiaire de phrase courtes, Sophie Cottin donne une vision générale de la scène où l'on voit tous les protagonistes réunis : le « ils » se substitue au « elle », le thème alerte de la course d'Élisabeth, teinté de notes dramatiques, cède la place à la mélodie symphonique assourdie et tenue qui illustre les retrouvailles ; musicalement orchestré tout ce passage culmine avec ce tableau apaisé au romantisme profond :

> « Longtemps ils demeurent plongés dans cette extase, ils sont comme éperdus, on les croirait en délire ; ils laissent échapper des mots sans suite, ils ne savent ce qu'ils disent ; ils cherchent en vain des expressions pour ce qu'ils éprouvent, ils n'en trouvent point ; ils pleurent, ils gémissent, et leurs forces, comme leur raison, se perdent dans l'excès de leur joie.[2398]»

[2397] *É.*, II, pages 198-199.
[2398] *É.*, II, page 199.

La joie intraduisible ayant été goûtée, il convient alors de clore le récit ; Smoloff demande la main d'Élisabeth. Pudiquement, la narratrice opère un retrait :

> « Maintenant, si je parlais des jours qui suivirent celui-là, je montrerais les parents s'entretenant avec leur fille des cruelles angoisses qu'ils ont endurées pendant son absence ; je les montrerais écoutant, avec toutes les émotions de l'espérance et de la crainte, le récit qu'elle leur a fait de son long voyage ; je ferais entendre [...]; je ferais voir [...]; je dirais [...]; je dirais [...]; enfin, je raconterais [...].[2399]»

Le destin d'Élisabeth se dissout dans son propre avenir, ouvert ; elle rejoint la vie ordinaire. Cependant, la romancière referme elle-même cet album, ce livre d'images qu'elle a entr'ouvert un court instant :

> « Je n'irai pas plus loin. Quand les images riantes, les scènes heureuses se prolongent trop, elles fatiguent, parce qu'elles sont sans vraisemblance ; on n'y croit point, on sait trop qu'un bonheur constant n'est pas un bien de la terre. La langue, si variée, si abondante pour les expressions de la douleur, est pauvre et stérile pour celles de la joie ; un seul jour de félicité les épuise. Élisabeth est dans les bras de ses parents ; ils vont la ramener dans leur patrie, la replacer au rang des ses ancêtres, s'enorgueillir de ses vertus, et l'unir à l'homme qu'elle préfère, à l'homme qu'ils ont eux-mêmes trouvé digne d'elle. C'en est assez, arrêtons-nous ici, reposons-nous sur ces douces pensées. Ce que j'ai connu de la vie, de ses inconstances, de ses espérances trompées, de ses fugitives et chimériques félicités, me ferait craindre, si j'ajoutais une seule page à cette histoire, d'être obligée d'y placer un malheur.[2400]»

c. Une écriture renouvelée :

[2399] *É.*, II, pages 201-202.

Élisabeth se présente davantage comme une longue nouvelle, que comme un court roman. L'intervention finale de la narratrice, le fait que l'ensemble prenne l'aspect d'un récit, rapprocherait même, par certains aspects, ce roman du conte. Ce sont d'ailleurs les classifications de Vladimir Propp qui s'adaptent le mieux à l'analyse des structures narratives et actancielles d'*Élisabeth*.

L'héroïne est une princesse (son père pouvait hériter du trône de Pologne). La situation initiale correspond à une perte de qualité, à une dépossession, au demeurant injuste : Stanislas Potowski a perdu, non seulement sa position sociale et sa fortune, mais aussi son nom, son identité ; Élisabeth ignore jusqu'à son nom de famille et elle ne connaît son père que sous le patronyme de Pierre Springer.

L'héroïne reçoit (s'attribue) une mission dont le but est clairement défini : il s'agit de la récupération de « l'objet » perdu (l'honneur familial). Pour parvenir à ses fins, elle devra affronter une série d'épreuves qualifiantes dont la dureté lui confère un « pouvoir (magique) » - c'est en faisant usage de ce «pouvoir» à un moment favorable (le couronnement d'Alexandre) - qu'elle obtient la restitution de « l'objet » de sa quête.

Des personnages jouent le rôle d'« adjuvants » : Smoloff, le Gouverneur, le père Paul, le batelier, une vieille femme, les nonnes, le couple Rossi.

[2400] *É.*, II, pages 202-203. Soulignons que le dernier mot du dernier roman de Sophie Cottin est «malheur».

De manière plus fine, en reprenant la typologie de Vladimir Propp, la narration peut être détaillée de la façon suivante :

$^{a}a^{6}D^{4}B^{1}F^{6}{}_{9}B^{3}F^{9}\uparrow G^{3}A^{II}D^{1}F^{3}GRs\ N\ D^{5}\ {}^{\circ}NE^{1}K\ K^{10}\ w^{3}W$

^{a} : Situation initiale.

a^{6} : Manque sous d'autres formes.

D^{4} : Un prisonnier demande qu'on le libère.

B^{1} : Appel.

$F^{6}{}_{9}$: Rencontre de l'auxiliaire qui propose ses services.

B3 : Autorisation de départ donnée au héros.

F^{9} : L'auxiliaire magique offre ses services, se met à la disposition du héros.

$\uparrow$: Départ du héros.

G^{3} : On conduit le héros.

A^{II} : Séparation forcée d'avec l'auxiliaire.

D^{1} : Mise à l'épreuve.

F^{3} : L'objet magique est fabriqué.

G : Transfert jusqu'au lieu fixé.

Rs : Le héros est secouru.

N : Accomplissement de la tâche.

D^{5} : Demande de grâce.

$^{\circ}N$: Accomplissement de la tâche dans un temps limité.

E^{1} : Épreuve réussie.

K : Réparation du manque.

K^{10} : Libération.

w^{3} : Rétribution en argent

W : Mariage.

Sans nul doute serait-il possible de détailler davantage cette mise en « équation » de la narration : notre propos vise essentiellement à démontrer qu'au travers d'une telle démarche réductrice il était possible

d'appréhender une des caractéristiques de cette oeuvre. Si le succès d'*Élisabeth* sera durable – et concernera particulièrement le jeune lectorat jusqu'à la fin du siècle[2401]– n'est-ce pas essentiellement parce que, formellement, ce roman adopte une structure proche du conte ?

Un autre élément très important, à notre avis, consiste en l'importance donnée aux descriptions dans le fil du récit ; la fiction s'inscrivant dans le cadre d'une contrée sauvage, étendue et inexplorée, dont l'exotisme, pour un Français (en 1806), est similaire à celui de l'Ouest américain[2402], la romancière tire habilement parti de l'évocation des moeurs, de la faune et des paysages, à la fois à des fins poétiques (ornementales et lyriques) et à des fins didactiques. Ces tendances apparaissent dès l'« incipit » du roman :

> « La ville de Tobolsk, capitale de la Sibérie, est située sur les rives de l'Irtish ; au nord elle est entourée d'immenses forêts qui s'étendent jusqu'à la mer Glaciale. Dans cet espace de onze cents verstes, on rencontre des montagnes arides, rocailleuses et couvertes de neiges éternelles ; des plaines incultes, dépouillées, où, dans les jours les plus chauds de l'année, la terre ne dégèle pas à un pied ; de tristes et larges fleuves dont les eaux glacées n'ont jamais arrosé une prairie, ni vu épanouir une fleur. En avançant davantage vers le pôle, les cèdres, les sapins, tous les grands arbres disparaissent ; les broussailles de mélèzes rampants et de bouleaux nains deviennent le seul ornement de ces misérables contrées ; enfin, des marais chargés de mousses se montrent comme le dernier effort d'une nature expirante ; après quoi toute trace de végétation disparaît. [2403]»

[2401]C'est la raison essentielle pour laquelle nous nous permettons de rapprocher Mme Cottin et la comtesse de Ségur (on se reportera par exemple au début de *L'Auberge de l'Ange Gardien* où l'on voit les deux jeunes orphelins égarés dans la forêt.).

[2402]De ce point de vue, le souvenir de certaines pages de Chateaubriand se manifeste clairement.

[2403]*É.*, II, pages 1 à 4. Le texte de Mme Cottin ne représente qu'un tiers à peine de ces pages, le reste étant occupé par des notes explicatives concernant l'ethnologie, la géographie et la botanique de ces régions. Ces notes n'avaient pas une telle extension dans les toutes premières éditions.

Il s'agit de donner une extension (on pourrait parler de « spatialisation ») à l'espace romanesque qui joue un rôle déterminant dans l'intrigue puisqu'il constituera le principal obstacle physique à la progression de la jeune héroïne. Ce monde, évoqué par Sophie Cottin, est donné comme essentiellement différent du monde connu, habituel ; pourvu de qualités différentes, quasi merveilleuses et étranges – féeriques pourrait-on ajouter – il fait songer à une sorte d'au-delà magique :

> « [...] c'est là que les auréoles boréales sont fréquentes et majestueuses, et qu'embrassant l'horizon en forme d'arc très-clair, d'où partent des colonnes de lumière mobile, elles donnent à ces régions hyperborées des spectacles dont les merveilles sont inconnues aux peuples du Midi.[2404]»

La description géographique, gérée par le présent scientifique[2405]

> « Cependant, le cercle d'Ischim est surnommé l'Italie de la Sibérie, parce qu'il a quelques jours d'été, et que l'hiver n'y dure que huit mois ; mais il est d'une rigueur extrême. Le vent du nord qui souffle alors continuellement, arrive chargé des glaces des déserts arctiques, et en apporte un froid si pénétrant et si vif que, dès le mois de décembre, le Tobol charrie des glaces ; une neige épaisse tombe sur la terre, et ne la quitte plus qu'à la fin de mai. Il est vrai qu'alors, quand le soleil commence à la fondre, c'est une chose merveilleuse que la promptitude avec laquelle les arbres se couvrent de feuilles, et les champs de verdure : deux ou trois jours suffisent à la nature pour faire épanouir toutes ses fleurs. On croirait presque entendre le bruit de la végétation ; les chatons des bouleaux exhalent une odeur de rose ; le cytise velu s'empare de tous

[2404] *É.*, II, pages 5-6.

[2405] Il s'agit d'un présent historique à valeur descriptive, plus proche du « Présent d'habitude » que du « Présent gnomique ». Il installe, en fait, le décor, en « focalisation zéro » (c'est-à-dire perçu par un narrateur démiurge) en le chargeant de micro-éléments actifs, décrits successivements, mais qui participent de façon synergique (et synchronique) à la construction d'une macro-structure composite : le résultat en est ce tableau peuplé et vivant dont la globalité restitue au lecteur la sensation d'appréhender un « quasi-monde ». L'on pourrait parler de « Présent pictural ».

> les endroits humides ; des troupes de cigognes, de canards tigrés[2406], d'oies du nord[2407], se jouent à la surface des lacs ; la grue blanche s'enfonce dans les roseaux des marais solitaires, pour y faire son nid, qu'elle natte industrieusement avec de petits joncs[2408]; et dans les bois, l'écureuil volant, sautant d'un arbre à l'autre et fendant l'air à l'aide de ses pattes et de sa queue chargée de laine, va ronger les bourgeons des pins et le tendre feuillage des bouleaux. Ainsi, pour les êtres animés qui peuplent ces froides contrées, il est encore d'heureux jours ; mais pour les exilés qui les habitent, il n'en est point.[2409] »

Ce « grand-nord » européen, terre d'exil, est également la terre des morts ; c'est un vaste cimetière où des tumulus révèlent que le temps nivelle les civilisations. Vanité[2410]; le message de l'Ecclésiaste est probablement celui qui a le plus marqué Sophie Cottin :

> « Du côté méridional du lac, la forêt n'était plus qu'un taillis clair-semé, qui laissait apercevoir des landes immenses, couvertes d'un grand nombre de tombeaux ; plusieurs avaient été pillés, et des ossements de cadavres étaient épars tout autour ; reste d'une ancienne peuplade qui serait demeurée éternellement dans l'oubli, si des bijoux d'or, renfermés avec elle au sein de la terre, n'avaient révélé son existence à l'avarice.[2411]»

[2406]Il s'agit de l'eider.

[2407]Il s'agit de grands manchots et non pas d'oies communes.

[2408]Du point de vue du système de représentation, une telle description ornithologique fait immédiatement penser à John-James Audubon.

[2409]*É.*, II, pages 11-12.

[2410]L'on peut évidemment songer au sens pictural du terme « Vanité » : nature-morte figurant de manière symbolique le fameux passage de la *Bible* et où apparaît, généralement, un crâne. La représentation des tombeaux pillés constitue une « Vanité » évocatrice du néant des ambitions humaines.

[2411]*É.*, II, pages 15-16. Il s'agit d'un détail archéologique réel. Les tombes scythes (kourganes) de l'Altaï, déjà étudiées par S. Rudenko et M.P. Griaznov en 1929, ont récemment fait l'objet de fouilles attentives de la part d'équipes russo-belges et ont fourni des restes admirablement conservés, en raison du climat. Des expositions consacrées à l'« or des Scythes », ces dernières années, ont contribué à vulgariser les trésors artistiques d'un peuple méconnu. Mais il est évident que Mme Cottin tire ici parti d'un détail exact qui s'insère parfaitement dans le système de représentation de son époque : l'esthétique du macabre qui traverse les romans populaires trouve un aliment de choix dans ces ossements éparpillés par les pilleurs de tombeaux, reliques d'une civilisation archaïque dont on a perdu tout souvenir.

La description naturelle appelle la transformation ; la vie reprend ses droits, le renouveau s'installe : vision de botaniste attentif à rendre les particularités d'une végétation dont l'émergence symbolise, pour la romancière, la mise en action du récit :

> « Vers la fin d'avril, un soleil plus doux venait de fondre les dernières neiges ; les îles sablonneuses des lacs commençaient à se couvrir d'un peu de verdure ; l'aubépine épanouissait ses grosses houppes blanches, semblables à des flocons d'une neige nouvelle, et la campanule avec ses boutons d'un bleu pâle, le vélar qui élève ses feuilles en forme de lance, et l'armoise cotonneuse, tapissaient le pied des buissons. Des nuées de merles noirs s'abattaient par troupes sur les arbres dépouillés, et interrompaient les premiers le morne silence de l'hiver ; déjà sur les bords du fleuve voltigeait çà et là le beau canard de Perse, couleur de rose, avec son bec noir et sa huppe sur la tête, qui, toutes les fois qu'on le tire, jette des cris perçants, même lorsqu'on l'a manqué ; et dans les roseaux des marais accouraient des bécasses de toute espèce, les noires avec des becs jaunes, les autres hautes en jambes avec un collier de plume.[2412]»

Si du végétal l'on passe à l'animal, c'est avec une visée ornementale qui est celle de l'artiste : à cette époque, et jusqu'à la fin de la Restauration, la représentation scientifique de la flore et de la faune est encore soumise à une vision esthétique qu'on retrouve chez des peintres comme Redouté[2413]ou Audubon. La Nature trouve sa place dans le cadre romanesque car elle contribue au dépaysement : on peut

---

[2412]*É.*, II, pages 74-75.

[2413]Le naturaliste belge Pierre-Joseph Redouté, surnommé le « Raphaël des fleurs », fut chargé par Joséphine de Beauharnais de recenser les espèces rares qui fleurissaient les jardins de la Malmaison (de 1805 à 1814). On lui doit de superbes aquarelles (*Les Roses*, *Les Liliacées*.) À ce propos, on peut également signaler que le parc zoologique de Joséphine s'enrichissait, à la même époque, d'espèces animales rares : l'expédition Baudin avait offert à l'Impératrice un zèbre, des cygnes noirs, des émeux ; Auguste de Saxe, un couple de kangourous ; le général Thiebaut, un orang-outan. Les descriptions romanesques, comme celles de Sophie Cottin, traduisent certainement une curiosité nouvelle à l'égard du monde naturel ; curiosité encyclopédique, mais non dénuée de poésie.

l'assimiler à la « couleur locale » qui procède de la même volonté de produire un élan de curiosité, de générer l'étonnement, la surprise ; mais la dimension artistique n'est jamais négligée. Elle se retrouve dans la composition picturale lorsque Mme Cottin détaille le costume « tartare » de la jeune Élisabeth :

> « Élisabeth était vêtue, selon l'usage des paysannes tartares, avec un court jupon rouge relevé sur le côté, la jambe couverte d'un pantalon de peau de renne, et les cheveux tombant en tresses jusque sur ses talons ; un corset étroit et boutonné sur le côté laissait voir toute l'élégance de sa taille, et ses manches retroussées jusqu'au coude ne dérobaient point la beauté de ses bras.[2414]»

Déjà s'annonce dans le roman l'aspect didactique qui caractérisera une partie de la littérature populaire, notamment dans la seconde moitié du XIXe siècle et qu'exploitera également la presse (cette paysanne « tartare » typique évoque aussi bien les gravures des romans de Jules Verne que les célèbres planches de *L'Illustration*.)

D'une certaine manière, le roman de Mme Cottin est révélateur d'une transformation de la vision collective du monde : sous l'Ancien Régime, l'espace demeurait morcelé et lacunaire ; l'on passait par bonds d'un espace connu à un autre (de la France à la Louisiane, par exemple), mais tout autour de ces îlots familiers et fréquentés, demeuraient de vastes régions inexplorées, des discontinuités spatiales que l'imaginaire peuplait de mystères ; à partir de la Révolution et de l'Empire, l'espace géographique est désormais perçu comme une continuité spatiale où les zones sont contiguës : on passe de l'une à l'autre de façon graduelle (les soldats de ce temps en savent quelque chose). La nature vierge demeure certes reléguée à la périphérie où vivent encore des peuples barbares

[2414] *É.*, II, page 35.

qui n'ont pas été rejoints par la civilisation (comme en témoigne le récit du père Paul) ; mais ce n'est qu'une question de temps : à terme, la religion, puis le commerce, auront civilisé ces bords éloignés.

De ce point de vue, le périple de la jeune Élisabeth, du fond de la Sibérie à Moscou, met en scène l'espace dans son étendue physique et géographique ; son parcours, soulignons-le, prolonge celui du père Paul, venu de Chine et qui veut retourner en Espagne. Ainsi fait son apparition, dans le système de représentation, une vision unifiée de la surface de la terre[2415], où les peuples sont contingents et finalement semblables.

Du point de vue géopolitique, ce court roman témoigne de l'introduction de la Pologne[2416] dans le paradigme culturel ; on sait que ce pays avait mis tous ses espoirs dans la protection que lui avait accordée Napoléon ; à maintes reprises ses célèbres lanciers témoignèrent de la reconnaissance du sang à l'Empire[2417], en se distinguant sur tous les champs de bataille où ils furent engagés. C'est le 22 janvier 1807[2418] que Napoléon devait remettre la Constitution du Grand-Duché de Varsovie aux délégués polonais (c'est-à-dire peu de temps après la publication du roman de Sophie Cottin). La Pologne

[2415]Le XIXe siècle sera le siècle des explorateurs qui, à l'instar de la jeune Élisabeth, partiront à pied sur les antiques chemins. Cette vision trouvera son aboutissement romanesque avec *Le Tour du monde en quatre-vingt jours*.

[2416]Les problèmes lié à la situation dramatique du territoire de la Pologne, véritable tunique du Christ déchirée et partagée entre les grandes nations, a toujours suscité un grand intérêt en France (n'oublions pas que Henri III s'était brièvement assis sur le trône de Pologne). Louis XV, on le sait, avait épousé la fille du roi Stanislas et avait installé son beau-père, dépossédé de son trône, à Nancy.

[2417]Commandés par le « Bayard polonais », Joseph Poniatowski qui se noiera en 1813, en traversant l'Elster.

[2418]C'est vers la même époque que Napoléon entame sa liaison avec Marie Walewska.

faisait donc suffisamment l'objet de l'intérêt national pour que notre romancière fasse de l'héroïne une descendante de ces princes malheureux dépossédés de leur trône. L'idée de libération des peuples opprimés parcourt tout le Romantisme[2419] ; d'une certaine manière, nous la voyons naître ici, dans *Les Exilés de Sibérie.*

Dans le même ordre d'idées, il nous paraît y avoir un lien génétique[2420] entre le court roman de Sophie Cottin et le poème « Wanda » que l'on trouve dans *Les Destinées* d'Alfred de Vigny. C'est en 1807, justement, que Vigny, à la pension Hix, fut le condisciple des princes Mouraviev. Ceux-ci, impliqués dans le complot «décembriste» contre Nicolas Ier, en 1825, furent condamnés, l'un à la peine capitale, l'autre à la déportation en Sibérie. Vigny s'intéressa de près au sort du survivant et décida d'écrire un poème fustigeant la tyrannie tsariste. Enfin, Vigny rencontra, en 1845, au Théâtre-Italien, Wanda Kosakowska qui relata au poète le calvaire de sa soeur, la princesse Troubetskova. « Wanda » reprend le thème de la déportation en Sibérie[2421]et celui de l'héroïsme de ces femmes qui acceptèrent de suivre leurs époux dans cet enfer glacé :

> « Là, j'aurai soin d'user ma vie avec la sienne :
> Je soutiendrai ses bras quand il prendra l'épieu ;
> Je briserai mon corps, pour que rien ne retienne
> Mon âme, quand son âme aura monté vers Dieu ;
> Et bientôt, nous tirant des glaces éternelles,
> L'ange de mort viendra nous prendre sous ses ailes

[2419]À tel point que le cri de « Vive la Pologne ! », vidé de son contexte, devient le cri de ralliement des manifestations françaises, et prend approximativement la signification de « À bas la tyrannie !». On sait également le rôle joué par Frédéric Chopin dans la publicité donnée à la cause de sa patrie.

[2420]Si les critiques retiennent généralement d'autres sources, plus évidentes, que nous évoquons ici, il nous semble assez probable que la réminiscence de l'oeuvre de Mme Cottin joue un rôle essentiel ; un phénomène de cristallisation littéraire, comme dans le monde de la physique, nécessite un « germe » originel.

[2421]Thème qui traverse notre littérature de Mme Cottin jusqu'à Troyat.

Pour nous porter ensemble aux chaleurs du ciel bleu.[2422]»

Le frère de Joseph de Maistre, Xavier, qui passa une grande partie de son existence en Russie, rencontra la véritable jeune fille qui avait inspiré l'oeuvre de Sophie Cottin. Il tira lui-même une nouvelle des aventures de Prascovie[2423], *La Jeune Sibérienne*, qui fut publiée en France, en 1825[2424]. Cette nouvelle se veut fidèle à la réalité ; comme le signale L.-C. Sykes, la Prascovie de Xavier de Maistre :

> « [...] garde son nom véritable [...] Élisabeth menait, au fond de la Sibérie, une vie de jeune demoiselle : Prascovie est blanchisseuse, elle fait les semailles ; elle connaît le travail, la fatigue, la maladie, comme le commun des mortels. La vérité profonde de son portrait se base sur la réalité intime de ces témoignages de son existence physique.[2425]»

Sykes affirme (malheureusement) que la nouvelle de Xavier de Maistre est supérieure à celle de Sophie Cottin[2426]. Ce type de jugement critique présente une limite : il est uniquement fondé sur le goût

---

[2422]*Les Destinées*, « Wanda », stophe VIII.

[2423]La jeune Paraskowja dont s'était inspirée Mme Cottin, devint religieuse et mourut en 1809. Mme Cottin aurait pu imaginer une telle issue à son intrigue : on peut affirmer qu'en l'occurrence la réalité dépasse la fiction.Peu avant qu'elle ne prenne le voile, un Anglais la rencontra à Moscou. Il lui raconta que Mme Cottin l'avait prise pour modèle d'un roman ; Prascovie tint les propos suivants : « Dites, je vous prie, à Mme Cottin, si jamais vous la voyez, que je suis très fâchée qu'elle m'ait mariée. Si elle m'avait mise dans un couvent, elle aurait tout aussi bien terminé mon histoire. »

[2424]On consultera l'analyse détaillée qu'en donne L.-C. Sykes, *op.cit.*, pages 216-220.

[2425]*Op.cit.*, page 218.

[2426]En 1837, Émile Deschamps reprochera à Mme Cottin d'avoir « voulu immortaliser la fausse Élisabeth au détriment de la vraie Prascovie. Heureusement, » poursuit-il, « M. Xavier de Maistre est venu depuis [...] rétablir tout ce que la romancière avait altéré. » L'on sent monter, dans ces propos, le courant réaliste, par ailleurs hostile à l'écriture féminine ; Deschamps, au lieu de s'intéresser de près au talent de la romancière, dénonce son manque de fidélité à la réalité des faits. Comme si l'on pouvait reprocher à

personnel de son auteur et applique à l'oeuvre littéraire une grille d'analyse qui ne tient compte en rien des conditions d'éclosion d'un texte, de ce que l'on pourrait appeler sa « niche écologique ». Cela revient à plaquer le système de représentation en vigueur sur celui d'une époque dont on méconnaît les valeurs, l'idéologie, les fonctionnements intimes. On ne peut reprocher à Mme Cottin de n'être pas Émile Zola, James Joyce ou Robbe-Grillet.

Nous pensons avoir démontré que l'intérêt du roman de Sophie Cottin résidait pour une grande part dans la transformation qu'opère la romancière : le fait-divers initial est transposé dans le registre du Conte. Ainsi, les structures actancielles conditionnent-elles l'idéologie interne de l'oeuvre ; Élisabeth est bien une princesse, fille d'un homme injustement condamné : son périple correspond à un acte réparateur qui « compense » la perte subie par sa famille. Le mariage final avec Smoloff (conforme au *topos* habituel qui ferme les contes : « ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants ») souligne l'aspect particulier de cette narration en la rattachant au Conte ; rien n'empêchait, en effet, Mme Cottin de se conformer à la véritable histoire de Prascovie, tout au moins pour l'issue de son récit, et de lui faire prendre le voile. C'est donc bien une nécessité interne à l'économie narrative qui pousse Mme Cottin à achever *Élisabeth* par un mariage, seule façon, finalement, de lui conférer son étiquette générique : « Ceci est un Conte...»

Stendhal d'avoir inventé Julien Sorel au lieu de se borner à nous fournir le compte-rendu exact du procès du séminariste Berthet.

Enfin, et pour conclure cette étude d'*Élisabeth ou Les Exilés de Sibérie*, il nous paraît assez plausible que Jules Verne se soit souvenu, consciemment ou non, de cette oeuvre pour écrire *Michel Strogoff* (Smoloff > Strogoff ?) ; il est certain que le voyage du « courrier du Tsar » emprunte précisément, à rebours, l'itinéraire d'Élisabeth, et que le thème est identique : il s'agit de se rendre en un lieu précis en surmontant des obstacles et des épreuves. C'est dans le district de Tobolsk, dans la région même d'où était partie la jeune Élisabeth, que s'achève le roman de Jules Verne ; c'est à Moscou, point de départ de Strogoff, qu'aboutit Élisabeth. Dans une lettre à Hetzel[2427], son éditeur, Verne affirme : « Je n'ai point consulté de vieux livres. » Cependant, même si Verne a bénéficié d'une documentation sensiblement plus « moderne » que Sophie Cottin, rien n'interdit de supposer que le thème de la traversée de la Russie ait pu germer antérieurement dans son esprit (Verne est né en 1828, et il ne fait aucun doute qu'*Élisabeth* a continué de figurer dans la bibliothèque des enfants ou des jeunes adolescents jusque dans la seconde moitié du XIXe siècle[2428]). Même si nombre de procédés destinés à assurer la « couleur locale » se retrouvent, à l'identique, dans les deux romans - allusions aux peuplades, à leurs moeurs, «verstes» et nom de bourgs - ce n'est pas tant l'aspect documentaire du texte qui est important, mais bien l'intrigue. Quant à la conclusion de *Michel Strogoff*, un passage mérite d'être citée, à titre de comparaison avec l'oeuvre (et l'esprit !) de Mme Cottin :

[2427]Citée par Charles-Noël Martin, *La vie et l'oeuvre de Jules Verne*, Paris,Michel de l'Ormeraie, 1978, page 204.

[2428] *Élisabeth* connut trente-neuf éditions, la plupart très bon marché, dont la dernière date de 1896, ce qui conforte notre hypothèse selon laquelle Jules Verne a pu s'en inspirer. Enfin, Sykes signale le succès prodigieux de ce roman en Angleterre : une opérette de F. Reynolds, *The Exile*, représentée à l'Opéra de Covent Garden en 1808 marqua le début d'une vogue de ce roman qui perdura jusqu'en 1892.

> « La cérémonie du mariage se fit à la cathédrale d'Irkoutsk. Elle fut très simple dans ses détails, très belle par le concours de toute la population militaire et civile, qui voulut témoigner de sa profonde reconnaissance pour les deux jeunes gens, dont l'odyssée était devenue légendaire.[2429]»

Sans doute appartient-il aux spécialistes de Verne de vérifier plus précisément la cohérence de ce lien génétique, mais un tel rapprochement permet de mesurer la rémanence d'un thème donné dans le champ littéraire et d'observer ses évolutions successives au fil des « feuillets de réception » successifs.

[2429]*Michel Strogoff*, Paris, Livre de Poche « Jules Verne », 1966, page 496.